

PIERRE VÉRON

---

LA FOIRE

AUX

GROTESQUES



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

---

MDCCCLXVI

PIERRE VÉRON

**LA FOIRE**

AUX

**GROTESQUES**

**PARIS**

LIBRAIRIE CENTRALE  
24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

MDCCCLXVI  
1866

## I. — LE PERROQUET DE MA TANTE

J'avais une tante. Ma tante avait un perroquet.

Je mets ces deux choses au passé ; car, hélas ! ma pauvre tante, qui faisait de si bonnes confitures, n'est plus, et son perroquet n'a pas tardé à la suivre dans un monde meilleur.

Mais, il y a deux ans, ma chère et excellente parente vivait encore, ainsi que son oiseau fidèle, — et ce fut alors que m'advint l'histoire que je vais vous raconter. Auparavant toutefois une description est nécessaire, car le perroquet de ma tante n'était point un volatile ordinaire.

Elle l'avait acheté dans une vente après décès. C'était une des manies de la brave et digne créature que de courir les bric-à-brac mortuaires. Elle s'était composé ainsi une sorte de musée hétérogène et bizarre d'objets dont elle ignorait la provenance et qui permettaient aux plus fantasques hypothèses de se donner carrière. Le perroquet faisait partie de ce musée, et, comme vous l'allez voir, n'en était pas la pièce la moins curieuse.

Physiquement, il était à peu près impossible de lui assigner une couleur exacte.

A demi déplumé sur une partie du dos, les ailes rongées par un trop long frottement contre les barreaux de je ne sais combien de cages successives, il ressemblait à ces invalides de la coquetterie auxquels l'usage a décerné le nom imagé de *rameneurs*, et qui, dans leurs soustractions capillaires, empruntent, suivant l'expression de Karr, un cheveu qui vaut dix aux rares touffes de leur arrière crâne.

Avec une douzaine et demie de plumes environ, — pas davantage à coup sûr, peut-être moins, — le perroquet de ma tante trouvait moyen de foisonner encore, ce qui indiquait chez lui de grandes ressources d'expérience et une longue pratique de la vie. Mais, les teintures et les eaux de Jouvence n'étant pas inventées dans le monde des oiseaux, il n'avait pu conserver à ses débris de plumage leurs nuances primitives. Avait-il été d'un vert tirant sur le gris, d'un gris tirant sur le vert ? Les experts les plus habiles y auraient perdu leur science.

Il était resté seulement une teinte terreuse, vague, affadie ; une teinte qui paraissait s'éteindre avec le temps. Un perroquet crépusculaire !...

Crépuscule du soir, bien entendu ! La pauvre bête, en effet, était bien loin de son aurore. Si loin que son bec élimé, râpé, s'effrangeait sur les bords, comme un pantalon trop longtemps porté s'effiloque sur les coutures d'en bas.

Avec cela un regard rond, immobile et plein de profondeur, un regard qui semblait vouloir descendre dans les gens pour les explorer, plein d'une attention soutenue et d'une étrange assiduité pour tout ce qui se disait autour de lui, attention qui se doublait d'une mémoire prodigieuse.

Trop prodigieuse, ma foi, car jamais on n'avait rencontré à la surface du globe un perroquet aussi bavard que celui de ma tante, mais bavard d'un bavardage inouï, ahurissant, impossible à suivre.

C'était un tohu-bohu de phrases décousues, de propos confus, heurtés, entre-croisés, baroques, stupéfiants.

D'abord ce débordement de coq-à-l'âne amusait, puis agaçait, puis finalement poussait à des paroxysmes d'exaspération impossibles à décrire.

Vingt fois j'avais été tenté de saisir par le cou l'abominable animal et de l'étrangler ; vingt fois j'avais résisté à la tentative, par égard pour ma tante, qui l'adorait ; — ce qui n'a rien de surprenant, vu qu'elle était sourde, — comme la voix de M. Naudin, de l'Académie impériale de musique.

Et pour ne plus être induit en un trop vif désir d'occire le vieillard d'oiseau, qui abusait de la permission de radoter, je m'étais bien solennellement juré de ne plus rester seul avec lui, quand, un certain soir...

L'homme propose, et le hasard dispose. Ce soir-là, j'avais dîné chez ma tante. Après le repas, nous étions passés dans un grand salon antique, au solennel velours d'Utrecht. Elle s'était assise dans sa bergère, — la dernière peut-être ; j'avais pris place sur une chaise. Le perroquet, sur son perchoir, se tenait fixe et immobile. C'était l'été. Il était grand jour encore ; de plus, il faisait chaud. Si bien qu'après quelques minutes, ma tante se laissait aller à un sommeil de digestion, m'abandonnant aux cruelles voluptés d'un tête-à-tête avec Jacquot.

Le scélérat paraissait n'attendre que cette occasion funeste pour défier ma patience. A peine ma tante eut-elle fermé les yeux, que, préludant à l'exécution de son répertoire, il entama ses gammes chromatiques de piailllements, de ricanements, de croassements. Après quoi, entrant en plein dans le cœur de son sujet, il se mit à défiler des kyrielles de formules, d'exclamations, de vociférations.

En même temps, son œil inquisiteur semblait ajouter à la provocation et scruter ma pensée pour y jouir de ma colère !

Par tous les diables, c'en était trop. Pendant cinq minutes je luttai ; pendant cinq autres je faiblis ; pendant les cinq dernières je lâchai la bride à mon emportement. A la seizième minute, Jacquot, dans mon esprit, était condamné à mort.

Restait à exécuter la sentence. Sur la pointe du pied, — comme si ma tante n'eût pas été sourde, — je me levai, je m'approchai en tapinois ; j'étendis les deux mains...

Le perroquet me regardait toujours, mais d'une façon si pénétrante, qu'il avait l'air de deviner ma résolution. N'importe ! je rapprochai les mains. J'allais serrer, quand une voix moqueuse me jeta soudain ce cri ironique :

« Merci bien ! »

Cette voix, c'était celle de Jacquot, je n'en pouvais pas douter ; et d'ailleurs, si j'eusse conservé quelque incertitude, elle n'aurait pas été de longue durée, car, reprenant aussitôt :

« Oui, merci, fit Jacquot, car tu vas me rendre là un signalé service, en me débarrassant d'une existence qui me pèse singulièrement... »

Devant cette fantastique manifestation, j'avais reculé effrayé, et j'étais retombé sur ma chaise, confondu et stupéfait.

— Eh bien ! reprit le perroquet gouailleur, voilà que ton courage faiblit et que tu refuses d'accomplir ton beau projet. Est-ce parce que je t'ai appris que tu me serais agréable ?...

Ah ! tu perds patience parce que tu es obligé de m'entendre pendant quelques minutes ! Que dirai-je donc moi, qui suis forcé de vous ouïr tous depuis cent ans ?... Oui, cent ans, — moins quelques mois à peine. A cet âge, tu conviendras qu'on aurait le droit de radoter, quand bien même on radoterait pour son propre compte... Ce qui n'est pas mon cas.

Tiens ! pendant que j'y suis, je veux bien t'édifier, quoique je n'aie pas besoin de justification, le nombre des gens qui parlent pour ne rien dire suffisant à m'excuser d'avance. Mais n'importe ?... Je me sens en verve d'expansion, et tu vas en profiter.

Tel que tu me vois, je suis, je le confesse, un absurde et intolérable bavard. Est-ce ma faute ? Non, c'est celle des hommes tes chers confrères. Les phrases que j'amalgame, sans aucune cohésion apparente, ne sont que l'écho de ce que j'ai entendu chez mes différents propriétaires. J'en ai

changé environ cinquante fois... Chacun d'eux avait sa marotte que je me suis appropriée. Juge quel total cela fait dans ma mémoire.

Je n'ai pas envie de te raconter ma vie en détail, mais quelques rapides échantillons te renseigneront suffisamment.

De mes différentes étapes politiques je ne te dirai pas grand' chose.

Dès ma première jeunesse j'appris à connaître les révolutions. En douze ans, j'eus cinq maîtres. Le premier m'apprit à chanter : *Vive le Roi !* le second le *Ça ira !* le troisième *Veillons au salut de l'empire*.

Un bon commencement, comme tu le vois. Le reste de ma carrière devait y répondre.

Tu m'as entendu crier souvent : « *Ça peut se plaider ! ça peut se plaider !* » C'est chez un avocat que j'ai enrichi mon répertoire de cette formule. Affaires bonnes ou mauvaises, louches ou borgnes, droites ou tortueuses, du moment où un client venait à lui, c'était sa réponse sacramentelle. J'ai trouvé le mot drôle, au point de vue de Thémis, — et je l'ai retenu.

*Laissez agir la nature !* une autre de mes exclamations favorites, me vient d'un médecin chez qui j'ai résidé quelque temps. Il prenait cinq et dix francs pour répéter cette phrase à ses malades. Quand il allait la dire à domicile, c'était vingt francs. Il paraît, du reste, qu'il la prononçait à merveille, puisqu'on le nomma, rien que pour cela, membre de l'Académie de médecine.

« *Repassez demain... Monsieur n'y est pas !* » m'a été enseigné chez un marquis de noblesse douteuse, qui tranchait du grand seigneur, au risque de se couper. Le domestique de ce gentilhomme apocryphe n'avait que cette réponse aux lèvres, chaque fois que sonnait un créancier.

En quittant le marquis, j'ai été vendu à l'hôtel des ventes et acquis par un commerçant. C'est de lui que je tiens l'exclamation : « *Je vous jure que c'est parce que c'est vous, car à ce prix-là j'y perds !* » A force de perdre, il s'est acheté un château où il couronnait des rosières et prononçait devant ses collègues du conseil municipal des discours sur la pureté et la loyauté des transactions.

« *Vivre sans toi, mon ami, oh ! jamais !* » m'a été appris par une veuve qui disait la même chose à tous ses maris... Elle en a enterré quatre...

« *Je lui fourrerai six pouces de fer dans le ventre !* » me vient d'un fanfaron qui provoquait les faibles et rampait devant les forts. « *Faites tout saisir !* » d'un propriétaire, arrière-neveu de M. Vautour. « *Nous ne voulons pas de vos gens de lettres !* » d'un académicien qui, je dois lui rendre cette

justice, n'avait, pour être conséquent avec son principe, jamais écrit une ligne. « *A-t-il voiture ?* » d'une jeune fille idéale qui posait cet ultimatum toutes les fois qu'on lui parlait d'un fiancé destiné à faire battre son cœur...

Et ainsi de tous mes refrains.

S'ils sont odieux, à qui la faute ? Au lieu de te courroucer, tu aurais mieux fait d'en chercher le sens et de tirer profit des leçons qu'ils peuvent contenir. Un perroquet tel que moi, c'est tout simplement un cours de philosophie pratique...

Si la philosophie t'ennuie, de même que ceux de ton époque, tue-moi... Je t'ai déjà dit que j'avais assez des tiens et de toi.....

Comme Jacquot achevait, ma tante se réveilla.

Avais-je dormi aussi et été dupe d'un cauchemar ? Je n'ai jamais pu m'en assurer, l'oiseau étant trépassé à quelque temps de là.

Peut-être un sage de moins !...

## II. — X..., HOMME DE LETTRES

### SILHOUETTE PARISIENNE

#### I

Quel est-il ? D'où vient-il ? De quoi vit-il ?

Je n'en sais rien, vous n'en savez rien, nul n'en sait rien.

Mais il a des cartes-de visite sur lesquelles on lit, copieusement gravé :

X...,  
HOMME DE LETTRES.

#### II

Il y a bien de cela quelque vingt ans, il arriva à Paris.

Il ne connaissait personne, personne ne le connaissait.

Mais il est avec la réclame des accommodements. — Un beau matin, un petit journal de théâtre publiait la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

J'apprends par la voie de la presse périodique que l'un de nos plus éminents écrivains doit lire au comité du Théâtre-Français une pièce dont le sujet est emprunté à l'histoire ancienne.

Afin d'éviter toute confusion, je vous serais infiniment obligé de vouloir bien me prêter le concours de votre estimable journal pour déclarer que je mets, moi aussi, la dernière main à une étude antique en cinq actes et en vers, intitulée : *Numa chez la nymphe Égérie*, étude que je destine également à la Comédie-Française.

En vous priant d'agréer tous mes remerciements, j'ai bien l'honneur d'être, etc. »

Cette épître, naturellement, était signée : *X..., homme de lettres.*

### III

C'était le pied dans l'étrier.

Le soir de cette mémorable insertion, quand il parut à la brasserie qu'il cultivait depuis quelque temps déjà, il y eut de l'émotion.

La dame de comptoir, qui avait lu le petit journal de théâtre, étreigna, à son intention, un sourire tout neuf.

Le garçon de café le contempla comme un monument public.

Plusieurs consommateurs l'entourèrent avec sollicitude.

« Vous travaillez donc pour le théâtre ?... Vous ne nous en aviez rien dit... Vous avez joliment bien fait de ne pas vous laisser couper l'herbe sous le pied par les accapareurs... Place aux jeunes !... Charmant, sujet d'ailleurs !... Quand comptez-vous passer ?.. »

Lui se montra réservé, digne, contenu. Il laissa tomber dogmatiquement quelques paroles sur la décadence de l'art, quelques insinuations sur la grande synthèse de l'esthétique moderne.

Les consommateurs écoutaient — sans rien comprendre, ce qui fait qu'ils pensaient tout bas :

« Voilà un gaillard qui a l'air crânement fort. »

Quinze jours après, notre héros était devenu l'étendard de la brasserie, le prophète de tant de chopes.

Et quand un des habitués amenait d'aventure quelque étranger :

« Vous voyez bien, lui disait-on avec vénération, vous voyez bien ce grand maigre, là-bas près du billard... c'est l'auteur de *Numa chez la nymphe Égérie*, la plus belle œuvre des temps modernes... *C'est X..., homme de lettres !* »

### IV

Quand on est seulement de la force de Paganini sur cette corde-là, il n'en faut pas davantage pour se faire un nom.

Trois mois après, notre homme avait trouvé moyen de se faufiler dans un duel.

Un duel ! La belle annonce !

Car le lendemain on ne voyait partout que cette mention :

« Une rencontre a failli avoir lieu cette semaine entre deux auteurs dramatiques.

La France aurait peut-être à déplorer la perte d'un des adversaires, sans l'attitude énergiquement conciliante prise par les témoins.

Grâce à eux, tout s'est terminé par un joyeux déjeuner.

Nous ne saurions trop louer la noble conduite des seconds des deux combattants en cette circonstance difficile, et nous croyons pouvoir, devoir même livrer leurs noms à la publicité....

C'étaient messieurs et X..., *homme de lettres*. »

## V

Dès lors, c'en fut fait. Notre personnage n'avait plus qu'à continuer. Il continue encore.

Ouvre-t-on quelque part une souscription pour offrir un encier d'honneur à un poète national ou étranger ?

S'agit-il de racheter de la conscription un pianiste nécessaire ?

Appelle-t-on des fonds pour venir en aide à un machiniste tombé du cintre ?

Il est là des premiers. Il rayonne en tête de la liste, lui, son nom, son prénom et sa qualité ; de façon à ce que l'Europe entière lise et relise :

X..., *homme de lettres*..... *deux francs cinquante*.

## VI

Enterre-t-on une de nos gloires ?

Il a prévu le cas. Il le guettait. Il le souhaitait presque.

Alerte ! c'est un grand jour. Vite le costume à effet, le costume qui provoque l'attention des assistants.

Car il faut que chacun s'enquière :

— Quel est donc ce monsieur ?... ce monsieur qui a un pantalon de velours noir et une cravate jonquille ?

— Je ne sais pas.

— Ce doit être un littérateur....

— En effet... On vient de me dire que c'est une personne qui travaille pour le théâtre.

— Ah ! ah !... je m'en doutais.

Il faut surtout qu'un des journalistes chargés du compte-rendu de la cérémonie recueille un fragment de ces dialogues, s'informe à son tour, et prenne le nom du pantalon de velours noir sur son carnet.

Il faut enfin que tous les articles nécrologiques répètent à l'unisson :

« Dans le cortège immense qui a accompagné le char funèbre jusqu'au cimetière, nous avons remarqué MM. *X...*, *homme de lettres...*, etc. »

## VII

A ce commerce, le malin a fini par conquérir un certain nombre de relations. Un chroniqueur fait parfois sa partie de dominos.

Le chroniqueur a des anecdotes à placer.

Sur quelle tête les placera-t-il ?

Les initiales ont fait leur temps ; Rossini, Méry, Siraudin, Edmond About, ne peuvent endosser tous les mots nécessaires à la consommation.

Une fois ou l'autre le besoin d'un prête nom s'impose à la plume du courriériste.

Cette fois-là paraît une nouvelle à la main commençant ainsi :

« Savez-vous ? demandait quelqu'un à *X... homme de lettres....* »

## VIII

Et *Numa chez la nymphe Égérie* ? qu'est-il devenu à travers ces péripéties ? Ne lui en parlez pas ! C'est le tourment de son existence.

Il destinait d'abord le rôle de la nymphe à Rachel ; mais maintenant aux Français il n'y a plus personne.

L'Odéon dut ensuite engager Ligier pour jouer Numa ; mais Ligier est trop cassé.

A la Porte Saint-Martin, il fut question de Mélingue, mais Mélingue ne dit pas le vers.

Il aurait bien confié Égérie à M<sup>me</sup> Laurent, mais l'Ambigu ne veut pas dépenser les soixante-cinq mille francs de décors qui sont absolument nécessaires.

D'ailleurs il attend maintenant que Gounod, — qui le lui a promis, — ail fait la musique des chœurs qu'il a intercalés dans l'œuvre à la façon de Sophocle.

En attendant, il vilipende tous les auteurs contemporains, qui se coalisent pour lui barrer la route.

Car ils savent bien qu'ils seraient perdus le jour où l'on verra sur une affiche le nom de X..., *homme de lettres*.

## IX

C'est encore lui qui doit rédiger la *critique théâtrale* dans la grande revue qui ne paraîtra jamais, les premiers-Paris dans le journal politique auquel on a refusé l'autorisation ; c'est lui qui corrige depuis dix années la première épreuve d'une brochure qui n'a jamais existé.

C'est lui ! toujours lui !

Qui donc lui ?

Quel est-il ? D'où vient-il ? De quoi vit-il ?

Je n'en sais rien, vous n'en savez rien, nul n'en sait rien.

Mais soyez sûrs qu'après sa mort, il n'en aura pas moins son épitaphe sur laquelle on lira copieusement gravé :

CI GIT X....,

HOMME DE LETTRES.

### III. — LE CHANT D'UN CYGNE

#### INTRODUCTION.

Je suivais la rue Joubert, qui aboutit, comme chacun sait, au lycée Bonaparte.

C'était l'heure de la sortie des classes, car une nuée de jeunes citoyens, piaillant, sautillant, heurtant aux boutiques et agaçant les chiens, s'était abattue autour de moi.

Moitié par prudence, moitié par curiosité, je me rangeai le long de la muraille, adossé à une porte et regardant passer l'essaim des grands ou des petits hommes de l'avenir... Alternative mystérieuse ! Problème à plusieurs centaines de tête ! Secret de demain ! Quelle belle tirade n'écrirait-on pas sur un sujet d'une actualité aussi neuve et aussi vieille tout à la fois !...

Or, cette tirade, j'avais commencé à la penser tout bas, lorsque mes yeux furent soudain attirés par un papier qui venait évidemment de tomber sur le trottoir.

Qu'était-ce ?

Quelque brouillon de thème latin ? quelque fragment de version grecque ? quelque page d'arithmétique ?... Non, car le papier affectait, à ne pouvoir s'y méprendre, la forme d'une lettre. Diable !... La rencontre devenait plus intéressante alors.

La lettre gisait, le côté de l'adresse tourné vers le sol, ce qui me permit de m'apercevoir qu'elle était décachetée. Nouvel aiguillon. Ma foi, je ne résistai pas !

Justement à ce moment-là l'avalanche avait cessé ou du moins était interrompue. Personne ne pouvait être témoin de l'acte, peut-être légèrement indiscret, que j'allais commettre. Vivement, je me baissai... une, deux ; le tour était exécuté avec une adresse digne d'un prestidigitateur.

Une fois en possession du manuscrit, je fis quelques pas de l'air le plus naturel ; je tournai le coin de la rue Caumartin, afin de m'assurer que je n'étais point observé, et m'engageai dans le passage du Havre, où je ne tardai pas à me perdre dans la foule.

C'était l'instant de déguster ma trouvaille. Avec précaution je la tirai de la poche dans laquelle je l'avais enfermée. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien une lettre... décachetée, comme je l'avais supposé... Oh ! oh ! quel cachet colossal et de bizarres dimensions !... Quelles pouvaient être ces armoiries si vastement étalées ?...

Des palmes entrelacées ?... Je ne connaissais pas jusqu'ici ce genre de blason, mais heureusement, pour me renseigner, il y avait une inscription autour des palmes. Probablement une devise... celle du signataire...

Ce que j'avais pris pour une devise, c'étaient, profondément quoique irrégulièrement gravés dans la cire, les mots de : LYCÉE \*\*\*.

L'épître avait été, faute de mieux, scellée avec un bouton de lycéen. Ce premier indice en faisait prévoir la provenance. Je n'eus plus d'incertitude lorsqu'en passant à l'inspection du revers de l'enveloppe, j'y déchiffrai, à travers les écarts d'une écriture fantaisiste, cette suscription caractéristique :

*Monsieur*

*Monsieur Jules Deschenets,*

*élève de troisième, première division,  
à l'institution Gratteloup,  
suivant les cours du lycée impérial Bonaparte.*

*(pour remettre à lui-même).*

J'avais affaire à des épanchements intimes entre confrères écoliers ! Cette perspective promettait ; elle devait tenir encore d'avantages, car...

Mais toute analyse serait insuffisante et défigurerait cet intéressant morceau, sans vous en donner une idée exacte ; ce qui fait que j'ai préféré vous l'offrir *in extenso*, en me bornant à redresser çà et là les crochets d'une orthographe trop indépendante.

Voici donc ce que je lus :

« Mon cher Jules,

C'est la mort dans l'âme que je t'écris, pendant que mon affreux pion me croit occupé à traduire une version de Quinte-Curce sur Alexandre chez les Oxydraques.

J'ai mis à côté de moi un gros dictionnaire que j'ai l'air de feuilleter de temps en temps pour me donner une contenance, car mon cœur débordait, et il fallait que je te parle seul à seul, à toi qui, pendant toutes les vacances, as été le témoin de mes joies, le confident de mes émotions.

Je suis rentré avant-hier, comme je le craignais. C'est la bonne qui m'a reconduit, maman n'ayant pas osé assister à cette scène de séparation... Quant à papa, il est allé aux Variétés, voir la *Liberté des Théâtres*, — où il n'a jamais voulu m'emmener, mais où nous sommes allés en cachette tous les deux avec l'argent qu'on nous avait donné pour nos prix.

Tu te rappelles la demoiselle qui jouait si bien du violon et celle qui... J'en étais là de ma lettre, mon vieux, quand le pion, qui était venu sur la pointe du pied derrière moi, m'a mis debout au milieu de la salle pour une demi-heure. Toujours des humiliations !...

Heureusement qu'il n'a pas pincé ma lettre, que je reprends pendant la récréation du petit déjeuner, vu que j'ai donné pour prétexte à rester dans l'étude que je m'étais foulé le pied hier en forçant le cinq à saute-mouton.

Je te disais donc que j'étais rentré avec ma bonne, que j'ai décidée à prendre le plus long, par les Champs-Élysées, pour regarder une dernière fois les cafés chantants et faire un tour de chevaux de bois avant de dire adieu à la vie.

Car je me considère comme enterré vivant dans ce sépulcre qu'on appelle un collège. Tu ne sais pas ce que c'est, toi qui as la chance d'être externe libre et de pouvoir te promener quatre fois par jour dans des rues où il passe du monde, au lieu d'être calfeutré entre les murs d'une prison d'où, sans compter, papa a dit que cette année je ne sortirai qu'une fois par mois, à moins que je n'aie des exemptions.

Aussi tu ne te figures pas ce qu'on souffre.

Par moments, j'ai envie de faire un malheur, — et, au réfectoire, j'ai essayé, pendant deux repas, de ne rien manger pour tomber malade ; mais hier c'était le jour de la salade et je n'ai pas pu y résister... Je suis bien lâche, n'est-ce pas ?...

Ne m'accuse pas, Jules. Plains-moi plutôt, car je suis aussi malheureux. Ai-je besoin de te dire que je ne peux rien faire ? — ce qui m'a déjà valu deux retenues et cent vingt fois à copier les deux premières scènes d'*Esther*, une pièce qui m'avait déjà assez ennuyé quand mon oncle m'a conduit, le mois dernier, aux Français, la voir jouer avec une musique à porter le diable en terres

Mais peu m'importeraient les persécutions si je pouvais la voir, ne fût-ce qu'une minute, à la sortie de la classe, la voir, elle, ma cousine Léonie, à qui je sens bien que j'ai donné mon existence entière.

Te souviens-tu d'elle, le jour où tu es venu, avec nous, faire une partie d'ânes à Montmorency ? Te souviens-tu de ses quinze ans, de son chapeau de paille avec un ruban rose, de sa robe à petites raies lilas, de son sourire ?...

Elle était plus belle encore que la demoiselle qui jouait du violon.

Vois-tu, je ne sais pas au juste ce que c'est que d'aimer, mais ce doit être cela, car j'éprouve tout ce que j'ai lu dans un roman *du Journal pour tous*, que j'avais chipé à notre portier de Ville-d'Avray.

Pour elle je me sentirais capable de faire les choses les plus extravagantes, de combattre des monstres, d'avoir tous les prix du concours à la fin de l'année et de provoquer en duel le pion lui-même.

Et pourtant, quand j'étais près d'elle, je ne savais que lui dire. Tout le temps de la partie d'ânes, je lui ai parlé des *morceaux choisis* de Noël et Chapsal et de la *Henriade*, qu'il paraît qu'on lui fait apprendre à sa pension. Mais c'est égal, j'étais heureux tout de même.

Tandis qu'aujourd'hui...

« Pour comble, la veille de ma rentrée, papa, en dînant, a dit comme ça à maman : A propos, tu sais qu'il est question de marier Léonie l'année prochaine avec le fils d'un agent de change. »

« La marier !... A ces mots, les idées les plus folles m'ont traversé le cerveau. J'ai pensé à l'enlever, oui, à l'enlever. Mais papa, c'est comme un fait exprès, vient encore de me réduire mes semaines. Au lieu de cinq francs, je n'ai plus que deux francs cinquante, et cette somme est insuffisante à des aventures dont on ne peut d'avance prévoir l'issue.

Comprends-tu, maintenant, ce que je dois endurer ?

Si encore je pouvais demander l'oubli à un des cigares que nous avons pris dans la caisse de ton parrain !

Mais la surveillance est odieuse ici.

On a trouvé un de mes camarades, qui s'appelle Cavet, en train de tirer quelques bouffées d'une cigarette, et on l'a mis aux arrêts pour la semaine. Nous voulions tous nous révolter ; mais il y en a un qui a été tout rapporter au pion, et la mèche a été vendue.

Voilà notre situation. Conçoit-on que les journaux, qui s'occupent tant de l'affranchissement des pays lointains, ne daignent pas faire entendre leur voix en notre faveur !

Tout cela, ce sont des faux amis de la liberté, comme je le voyais bien en lisant le *Siècle* de papa, où j'avais même commencé un feuilleton dont tu serais bien aimable de tâcher de m'apporter la suite, quand tu viendras me voir.

Si tu peux, en même temps, procure moi, chez le bouquiniste de la rue des Grés, une traduction du *De Senectute* de Cicéron, dans quoi sont pris tous nos devoirs de l'entre-classes.

Je voudrais bien aussi une toupie en buis, des billes d'agate et un paquet de pois fulminants pour semer dans la chaire de notre professeur d'histoire, qui est détesté de tout le monde.

Mais c'est égal, vois-tu, Jules, je sens que je mourrai si Léonie en épouse un autre. Pourquoi faut-il que des parents séquestrent ainsi leurs enfants dans l'âge le plus beau ?

Adieu ; je te quitte, car j'ai une fable d'Ésope à traduire et du *Selectæ* à apprendre.

Celui qui signe avec amertume :

Ton dévoué,

ALFRED GANDOIS,

« Élève de quatrième, seconde division, au Lycée \*\*\* »

« P. S. — N'oublie pas les pois fulminants et le Cicéron. »

#### CONCLUSION.

Dans vingt ans, Alfred Gandois rencontrera dans le monde sa cousine Léonie, qui pèsera alors cent cinquante, fera avec elle un paisible whist à cinquante centimes, et lui dira entre deux *honneurs* :

« A propos, ma femme vous a-t-elle dit que nous avons mis ce matin notre fils au collège ? »

## IV. — LE MONSIEUR QUI CONNAIT TOUT.

Le monsieur qui connaît tout... me connaissait, naturellement.

Il s'appelait Baudrichon.

Où l'avais-je rencontré ?... Est-ce que je m'en souviens !

Si, parbleu !

Un soir, chez des amis, on causait dans l'intimité. Un des membres du cercle réuni au coin du feu m'interrogea au sujet d'un bout de roman que je complotais.

Soudain, lui, Baudrichon, qui se trouvait là, j'ignore comment, coupa brusquement la conversation par la moitié.

« Monsieur fait un roman... Monsieur est homme de lettres... Cela se rencontre à merveille... Je pourrai sans doute lui être de quelque utilité... Vous serait-il désagréable d'être reçu à la *Revue des Deux Mondes* ? Vous ne la redoutez pas ? Très-bien. C'est une affaire conclue. Je connais intimement Buloz. J'arrangerai cela... »

J'étais candide alors, j'acceptai. Un homme qui connaissait Buloz ! Cela impose dans la fleur de la jeunesse.

Baudrichon me donna dix-sept rendez-vous pour me présenter au grand pontife de la rue Saint-Benoît.

Au dix-neuvième je ne le revis pas de deux ans.

C'est ainsi que Baudrichon apparut en mon existence.

La seconde fois que je heurtai Baudrichon sur mon passage, on parlait spéculation.

Un des assistants, qui venait de faire un héritage inattendu, exprimait l'embarras dans lequel le plaçait cette aubaine.

« Vous concevez, disait-il, moi qui ne me suis jamais occupé d'affaires d'argent, je ne sais à quel placement me vouer.

— Les placements ! Je ne connais que cela ! s'écria tout à coup la voix de Baudrichon. Vous avez besoin d'un conseil, monsieur. Je vous en donnerai dix, tous plus désintéressés les uns que les autres, tous plus précieux les autres que les uns. Encore une fois, je ne connais que cela... Achetez-moi cent bonnes actions des *Mines du Chipolayo*, une entreprise

que presque personne ne soupçonne... Les imbéciles vous diraient de vous confier au Mobilier, à la rente... Cela fait pitié... Les *Mines du Chipolayo* vous décupleront votre capital en deux années. »

J'aurais voulu détromper le malheureux auditeur de Baudrichon, mais celui-ci l'avait déjà attiré dans une embrasure de fenêtre.

Six mois plus tard, j'appris que les conseils de Baudrichon, le monsieur qui connaît tout, avaient mis sur la paille son trop docile disciple.

La troisième fois que je vis Baudrichon, on causait *femmes*.

Un charmant garçon, qui avait une maîtresse plus charmante encore, racontait les larmes aux yeux qu'à la suite d'une querelle avec celle-ci il s'était séparé.

Et tous nous lui conseillions, — puisqu'il l'aimait sincèrement, — de faire les premières avances.

« Allons donc ! des avances !... intervint quelqu'un. C'est le moyen qu'elle vous berne, monsieur... Je connais les femmes ! si vous cédez, elle vous repoussera. Tenez bon, n'y allez pas. Au besoin écrivez-lui une lettre railleuse. Elle croira que vous êtes bien décidé, elle aura peur et elle vous reviendra... Ah ! mais, je connais les femmes ! »

Bien entendu, ce quelqu'un c'était encore Baudrichon.

Le charmant garçon eut la désolante idée de suivre ses recommandations.

Sa maîtresse, qui, elle aussi, avait pour lui une affection sincère, fut tellement indignée de ces procédés outrageants qu'elle rompit définitivement.

Le charmant garçon, au désespoir, essaya de s'empoisonner.

La quatrième fois que je vis Baudrichon, c'était dans une partie de campagne.

On avait marché depuis pas mal de temps à travers bois.

Le jour baissait.

« Je crois, hasardai-je, qu'il serait prudent de regagner la maison de notre amphitryon. »

Les quatre ou cinq personnes qui étaient de l'excursion approuvaient déjà.

Mais Baudrichon, plein d'une ardente indignation :

« Retourner sur ses pas ! allons donc ! Il y a plus loin un sentier adorable par où nous n'avons pas passé et qui nous abrégera de moitié. Vous

concevez que moi je connais le chemin... »

Je voulus résister.

Mes compagnons furent terrassés par l'aplomb de Baudrichon.

On recommença à marcher.

Au bout d'une demi-heure, je risquai une observation :

« Et le sentier ?

— Dans cinq minutes.

— C'est que...

— Mais je vous répète que je connais le chemin. »

On marcha derechef.

Au bout d'une heure, je réitérai :

« Et ce sentier ?

— Nous y sommes.

— Comment ! une route large comme la rue de Rivoli.

— Puisque je connais le chemin !... »

L'obscurité était arrivée. Nous marchions, nous marchions, — et toujours Baudrichon nous escortait de son refrain.

Si bien qu'il nous égara complètement et que nous passâmes la nuit à la belle étoile.

Le lendemain, en face de nos coryzas, Baudrichon eut encore le toupet de dire :

« Vous m'avez troublé, mais je connaissais le chemin ! »

La cinquième fois que je vis Baudrichon, c'était dans une partie de chasse. Un de nous portait un fusil qui avait raté.

« C'est singulier, une batterie parfaite...

— En effet.

— Laissez-moi donc ! exclama Baudrichon. Cela arrive journellement. C'est un caprice. Il faut reserrer le chien... Je connais le maniement des armes. »

En même temps il avait saisi le fusil.

Il le plaça entre ses jambes, tira de sa poche un tournevis.

« Vous allez voir. »

Je tremblais d'instinct.

« Il suffira de donner un ou deux tours... Mais dans l'état actuel, je connais les armes, vous auriez tiré jusqu'à demain sans que le coup partît.

Voyez plutôt !... il n'y a pas de danger.... »

Une détonation se fit entendre et toute la décharge alla traverser le bras d'un paysan qui cheminait.

La dernière fois que je vis Baudrichon, c'était au coin de la rue de Richelieu.

le coudoie.

« Tiens, vous !

— Vous, aussi !... »

Je le regarde : il était d'un jaune tempéré de vert, un revenant du Père-Lachaise.

« Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

— Moi.... rien.

— Cependant...

— Ah ! oui, ma mine est un peu mauvaise. En effet, une indisposition... une bêtise... Si j'avais écouté le docteur... Quel idiot ! Croyez-vous pas qu'il voulait, me faire prendre le lit ?...

— Dame !

— Ah ! c'est juste, vous tombez dans ces panneaux-là, vous ! Il me parlait d'une maladie de foie, de diète... le triple sot !... Heureusement, je connais la médecine... Je me suis mis à un régime dont la Faculté me dira des nouvelles : cinq repas à la viande, des marches forcées, du bon vin, quatre heures de gymnastique... Ce qu'il me faut, ce sont des fortifiants... Dans huit jours il n'y paraîtra plus. Voilà ce que c'est que de connaître la médecine. »

Je n'ai plus revu, je l'ai dit, Baudrichon depuis ce jour-là. On m'a appris hier qu'il était mort quarante-huit heures après.

Parbleu ! il connaissait la médecine !

## V. — LES TROIS PHASES D'UNE COLLABORATION.

*Arcades ambo.....*

### I

#### TA PIÈCE.

Tous deux arrivaient du Midi. Ils étaient venus à Paris pour étudier le droit. Bien aimables de se déranger !

Néanmoins, avec tant de points de contact, ils représentaient les deux extrêmes les plus... extrêmes qu'on eût jamais vus.

Le premier était doux, modeste, travailleur. Le second était bruyant, fanfaron, paresseux. Le premier s'appelait Paul, le second Oscar.

Paul se sentait la vocation littéraire, et passait ses soirées à pâlir sur des manuscrits secrets. Oscar se sentait la vocation altérée, et passait ses soirées à empiler des dettes au café voisin.

Et comme ils demeuraient ensemble, une fois, quand Oscar rentra, Paul alla fermer la porte d'un air mystérieux, puis, se rapprochant :

« Oscar, tu es mon ami ?

— En doutes-tu ?

— Eh bien, j'ai besoin d'un avis.

— Si ce n'est que cela, la caisse est ouverte !

— Ne plaisante pas, un avis dont dépendra peut-être mon avenir.

— Diable !... Et qui veux-tu épouser ?

— La carrière dramatique.

— Elle te trompera.

— Écoute au moins ce que je lui apporte en dot. »

Sur quoi, Paul s'assit devant le manuscrit qu'il venait d'achever, et lut.

C'était un drame en trois actes.

Oscar, quand la lecture fut terminée, se détira les bras.

« Eh bien ? demanda Paul.

— Eh bien... hé ! hé !... *ta* pièce a du bon...

— N'est-ce pas ?  
— Seulement, pourquoi appelles-tu l'héroïne Ursule ? Cela porte à la plaisanterie, c'est rococo ; appelle-la donc Gabrielle : voilà qui sonne.  
— Tu as raison.  
— Et qu'est-ce que tu comptes en faire, de ta pièce ?  
— Dame ! la présenter.  
— A qui ?...  
— Au Théâtre-Français...  
— Malheureux !... Lès Français ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Ils ont été inventés pour les défunts. Tu vis, c'est l'Odéon qui te convient.  
— Mais...  
— Il n'y a pas de mais... Au café où je fais des études de chopes comparées il vient tous les soirs un gaillard qui est dans l'administration... sous-régisseur ou garçon d'accessoires, je ne sais pas bien... Il peut t'être utile... Donne-moi ta pièce, j'en fais mon affaire. »  
Paul donna, Oscar emporta.

## II

### NOTRE PIÈCE.

Les jours s'envolaient sur l'aile des heures. La maison Bailly du Temps déménageait l'année en détail.

Paul s'était renfermé d'abord dans un silence discret, mais l'impatience commençait à prendre le dessus.

Donc, à une rentrée d'Oscar :

« Dis-moi, mon ami,.... je voudrais bien...

— Moi aussi.... J'ai à te parler.

— Au sujet...

— De *notre* pièce...

— Plaît-il ?,..

— Au sujet de notre pièce. Il est indispensable qu'elle soit copiée pour être présentée : c'est quinze francs.

— Mais...

— Si tu n'en as que vingt, je changerai.

— Mon cher...

— Donne donc ! fit Oscar en extrayant le louis du porte-monnaie de son timide ami.

— Oscar !... » soupira celui-ci.

Oscar, qui sortait, se retourna.

« Tu hésites ?...

— N’as tu pas tout à l’heure dit : Notre pièce ?

— Eh bien ?... Ah ! j’avais oublié de te raconter. Mon ami, le sous-régisseur, — c’est décidément son titre, — ne se serait intéressé que mollement à la réussite de ses démarches, s’il avait supposé que je fusse étranger à l’affaire.... Alors, dans ton intérêt, j’ai dû lui dire que j’en étais. Tu conçois ?... Adieu, je cours à la copie ; mais tu peux te vanter que tu me donnes diantrement de peine ! »

Quinze jours après, Oscar rentre radieux.

« Ça marche !

— Quoi ?

— Parbleu ! notre pièce... J’ai vu le directeur.

— Ah !

— Il a demandé quelques changements.

— Des changements ?

— Je l’ai autorisé à faire tous ceux qu’il jugerait convenables.

— Mais il va défigurer une œuvre longuement étudiée !

— Que veux-tu ! je m’y résigne bien, moi ! Imite ma philosophie. L’important, c’est qu’on joue *notre* pièce ! »

### III

#### MA PIÈCE.

Une nouvelle phase de silence succéda.

Oscar avait l’air affairé et mystérieux. Paul ne recevait que des réponses évasives.

Un jour il passait rue du Vieux-Colombier.

Les affiches étaient collées.

#### THÉÂTRE DE L’ODÉON

#### LA VENGEANCE D’UN MORT

*Drame en trois actes.*

Paul bondit. C'était son titre !

D'un pas haletant il regagna ses pénates.

« Oscar !...

— Tiens, te voilà !... D'où reviens-tu ainsi ?...

— Je reviens... *La Vengeance d'un mort* ! à l'Odéon !

— Ah ! oui, *ma* pièce ! Je venais pour t'en parler !... Je suis désolé... Croirais-tu que je n'ai pas un seul billet à te donner !

— Il ne s'agit pas de billets... Ce drame est de moi !

— De toi ... allons donc !... Ma pièce est de toi ?

— N'est-ce pas moi qui ?...

— Et moi qui l'ai fait recevoir... qui ai baptisé l'héroïne Gabrielle au lieu d'Ursule, un nom bête qui aurait tout chaviré !... D'abord la direction ne veut pas de deux auteurs... ça fait des micmacs !...

— Nous verrons ! Je plaiderai...

— Sais-tu qu'à la fin tu deviens révoltant d'ingratitude ?... Ah ! nous plaiderons ! tant mieux !

— Oui, tant mieux !

— Et nous verrons lequel de nous deux a dirigé les répétitions, lequel a conçu l'œuvre... car je me rappelle parfaitement que tu as pris le sujet dans une conversation que j'ai eue un soir avec toi.

— Moi ?

— Oh ! le plagiat se découvre tôt ou tard ! Nous plaiderons ! J'en serai ravi, ma parole... Un garçon qui n'a pas une idée.

— Moi !

— Qui vit comme un ours.

— Moi !

— Et qui en ferait d'autres si on n'était pas là... Un garçon qui appelle une héroïne Ursule !... Ah ! nous plaiderons !... ce mot-là me délie.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Quand je pense que j'avais envie de lui donner un huitième des droits d'auteur de ma pièce !... »

MORALE.

On a joué *la Vengeance d'un mort*.

La pièce a réussi.

Cela s'appelle le pied dans l'étrier. Oscar a profité de l'occasion. Ses relations ont fait le reste.

Il s'étale sur les affiches, il sarcle la prose des petits jeunes gens, exploite les idées des romanciers, et fait tout ce qui ne concerne pas son état.

Produit net : quinze mille livres de rente.

Oscar est arrivé.

Quant à Paul, il est reparti...

Pour sa province !

## VI. — LE MERCREDI DES CENDRES

### PRÉAMBULE

C'était mercredi.

L'aurore, dont la poésie a trop aimé les doigts de rose, — ce qui a tué à la fois la poésie et l'aurore, — étendait sur Paris encore à demi somnolent un blafard reflet, sinistre comme un linceul.

Les travailleurs diligents, ainsi qu'il convient à des chasseurs.... de pièces de cent sous, se rendaient d'un pied alerte à leur tâche accoutumée ; les boutiquiers, se frottant les yeux, ouvraient d'une main alourdie leurs volets matinaux ; la laitière installait sous l'auvent sa denrée qui, après la terre, est ce qui tourne le plus volontiers dans le monde ; deçà et de là, enfin, on voyait une bonne bâiller derrière une persienne qui s'entre-bâillait.

Dans la rue cependant, Pierrot et Pierrette longeaient à pas précipités la muraille.

Pierrot était pâle, Pierrette était blême. Pierrot grelottait, Pierrette frissonnait. Pierrot semblait morne, Pierrette avait l'air funèbre. Et tous deux harassés, fripés, muets, songeaient aux vaines frivolités de la veille, aux réalités sombres du lendemain ; aux cris d'enthousiasme expiés par un enrrouement, aux ébats du quadrille devenus courbatures, aux primeurs du souper soldées par un mal d'estomac, aux prodigalités d'une heure traduites par un déficit d'un mois. Et les passants se retournaient avec une curiosité sardonique pour regarder ces croque-morts de la gaieté menant le deuil de leur propre joie.

C'était mercredi, — le mercredi des Cendres.

Si bien que moi, qui les regardais comme tout le monde, je me pris à réfléchir ; si bien qu'en réfléchissant, Pierrot et Pierrette m'apparurent comme le symbole de notre vie à tous.

Notre vie ! la vie ! les amateurs de métaphores l'ont souvent, — trop souvent même, — comparée à une mascarade. N'est-ce pas plutôt un long mercredi des Cendres ? Un mercredi des Cendres qui recommence à toute heure, en tout lieu, pour des personnages différents ?

*Souvenez-vous que vous êtes poussière !... Pauvres Pierrots, tristes Pierrettes d'ici-bas, ne l'entendez-vous pas à chaque instant résonner à vos oreilles ce *De profundis* que le passé chuchotte sans trêve au présent ?*

*Souvenez-vous que vous êtes poussière !... Ils sont écrits partout autour de vous, ces mots fatidiques, et pourtant vous les oubliez. Vous l'essayez du moins, mais pour vous les rappeler, les mercredis des Cendres sont là, inexorables, et se succédant sans relâche dès que le premier a donné le signal.*

Le premier, — ah ! vous n'y songez qu'avec un serrement de cœur ! — c'est

### **Le mercredi des Cendres de la jeunesse.**

Quoi qu'aient fait les esprits forts pour supprimer la jeunesse du dictionnaire contemporain, tout le monde a eu vingt ans une fois dans son existence. Tout le monde aussi cesse, hélas ! de les avoir.

Vous avez beau dire, les rides montent à l'étiage de votre front ; les cheveux, comme les hirondelles, s'enfuient à l'approche de l'hiver, ou, s'ils restent, les perfides, c'est pour trahir par leurs fils d'argent l'incognito que votre fatuité voudrait garder.

Cosmétiques, à la rescousse ! A moi, le blanc et le rouge ! A moi, les teintures indiennes, les parfumeries cosmopolites ! Et d'ailleurs, — ce sont les romances qui l'affirment, — le cœur ne vieillit jamais.

Bonnes romances ! Excellents parfumeurs ! On connaît votre langage doré. C'est dans l'ordre au surplus, et voilà pourquoi la jeunesse à son mercredi des Cendres.

Il faut bien qu'on la voie passer avec son déguisement d'hier ; Pierrot aussi avait gardé son costume, et les badauds le raillaient ce matin. Ceux qui se lèvent sont sans pitié pour ceux qui se couchent ; c'est l'histoire de tous les crépuscules.

Bonsoir, jeunesse ! Ton rôle est terminé, tu as vécu à ta guise, laisse à d'autres les grelots et le masque rieur. Ils le conserveront si peu de temps eux-mêmes, et pour eux comme pour toi viendra si vite :

### **Le mercredi des Cendres des illusions.**

Croire ! un mot charmant et une chose plus charmante encore.

Mon ami X.... ! mon cher ami X... ! On commence toujours par en avoir beaucoup de ces amis-là !

Oreste et Pylade donnent continuellement, des représentations sur les théâtres de société.

Puis vient un jour, — que l'on devrait attendre, et qu'on n'attend jamais. L'ami X..., le cher ami X..., celui qui devait sacrifier pour vous son repos, sa vie, sa personne, a trouvé une bonne petite occasion de vous supplanter. Une misère, du reste ! Rien qu'une place de deux mille écus.

Pylade valait juste six mille francs, sans escompte. Oreste se gratte l'oreille et réfléchit.

Six mois après, Oreste réclame une modeste dette, un service qu'il a été joyeux de rendre.

Pylade montre les dents et ne montre pas son argent. Oreste se gratte le front et s'assombrit.

Deux mois plus tard, Oreste apprend que Pylade le dénigre en toute occasion et l'accuse d'avoir indignement abusé de son dévouement. Cette fois, Oreste met la tête entre ses mains, en essuyant une larme fourvoyée.

Et il y a des gens qui s'étonnent que le pauvre Oreste soit devenu misanthrope ! Toujours les passants qui narguent le Pierrot de la crédulité attardé dans un siècle où le scepticisme prend la bonté pour un travestissement !

### **Le mercredi des Cendres de la mode.**

*C'était en l'an mil sept cent, souvenez-vous-en !*

En l'an mil sept cent ou hier, pour la mode, il n'y a pas de différence. Ce qui a été n'est plus à ses yeux. Dix centimètres de plus à votre chapeau, cinq centimètres de moins à l'ampleur de votre robe, et vous voilà passés à l'état de curiosité pour ses adorateurs.

Si encore la cruelle ne s'attaquait qu'aux hochets de la toilette ! Mais le caractère, l'esprit, le langage, tout relève de son caprice.

Admirez le défilé, — j'allais dire la descente de la Courtille de la mode fantasque. Ridicule, ce monsieur romanesque qui pose pour les inconnus de 1830, — il y a trente ans on l'aurait trouvé sublime ; ridicule, ce plaisant dont les bons mots ont négligé de prendre mesure sur le dernier patron, — jadis on l'eût invité à dîner rien que pour son entrain spirituel ; ridicule, ce brave homme à l'habit étriqué ; quand l'habit était neuf, le brave homme

aurait semblé charmant. Pourquoi n'a-t-il pas le moyen d'acheter des habits neufs ?.

C'est juste, on ne pense pas à tout.

### **Le mercredi des Cendres de l'amour.**

Si j'avais à créer une définition de l'amour, je me permettrais de l'appeler : un poème qui commence par *toujours* et qui finit par *jamais*. Malheureusement nul ne peut le commencer par la fin.

Elle arrive cependant tôt ou tard, — plus souvent tôt, — cette fin redoutable, il arrive ce mercredi des Cendres redouté.

« Ah ! perfide ! ah ! cruelle !... Quand je me rappelle... quand je songe... une fleur séchée, deux ou trois lettres, tout un bonheur résumé par des chiffons ! La fleur, nous l'avions cueillie en duo, par un jour de soleil radieux, au bord de ce sentier que je revois encore... Les lettres, elles m'ont été écrites par cette main mignonne que mes doigts n'osaient effleurer... La fleur a jauni, le papier s'est flétri... Au feu, ces souvenirs imposteurs !... Non, je veux les conserver précieusement... Il est trop tard, la flamme a tout repris... Plus rien qu'un peu de poussière.. »

*Et in cinerem reverteris !*

Il est bien affreux ; ce mercredi des Cendres-là !

### **Le mercredi des Cendres de la fortune.**

Mille, dix mille, cent mille, un million ! Je pose zéro et je retiens tout.

Vous vous trompez, monsieur Mondor, vous ne retenez rien. La fortune a glissé entre des mains plus serrées que les vôtres.

Et dès qu'elle a glissé, tout glisse avec elle. Les chapeaux se soulevaient d'eux-mêmes pour saluer le millionnaire, ils s'enfoncent d'eux-mêmes pour ne pas saluer l'homme ruiné. Vous aviez des chevaux, on les admirait. On vous reprochera maintenant d'en avoir eu. Vous traitiez superbement, on se pressait dans votre antichambre ; mais un repas digéré tint toujours lieu d'offense, et l'on vous qualifie de prodigue.

Vous fûtes un habile, vous n'êtes plus qu'un parvenu, et un parvenu déchu, c'est tout dire.

Croyez-moi, rasez la muraille et dissimulez-vous le plus que vous pourrez, sans quoi je ne répondrais pas que des huées ne vous reconduiront

pas jusqu'à votre domicile.

Suivez l'exemple de Pierrot, si pressé de rentrer, et, quand vous serez seul, avec votre bourse vide et votre chambre déserte, adressez-vous les sermons que vous eussiez dû vous adresser avant de vous lancer dans le tohu-bohu des convoitises.

Le remords est une philosophie qui retarde.

### **Le mercredi des Cendres de la gloire.**

Autrefois, une réputation se bâtissait lentement et se démolissait de même. Aujourd'hui on bâtit vite, — pour démolir plus vite encore.

Comptez autour de vous les statues brisées. En un an, pour peu que vous soyez impatient, vous deviendrez le grand, l'illustre, le sublime \*\*\*, le premier des écrivains passés, présents et futurs, l'auteur du fameux roman...

A force de vous entendre répéter cet agréable mensonge, vous vous plairez à y ajouter foi ; vous y ajouterez même bien autre chose, la vanité aidant. De sorte que, dans quelque temps, la postérité vous rencontrera vous promenant fièrement et le front ceint de lauriers, dans le parc réservé de l'histoire.

Imprudent ! vous avez compté sans les gamins littéraires.

— Oh ! oh ! c'te couronne de lauriers !... fera l'un.

— Quel est ce monsieur ? répliquera l'autre.

— D'où sort ce héros de carnaval ? s'écriera un troisième.

Les gamins ameutés, votre gloire n'aura plus de trêve. Sur-le-champ commencera une course aux quolibets acharnée, impitoyable. A bas les lauriers ! à bas les lauriers ! C'étaient pourtant des lauriers qui n'avaient empêché personne de dormir, — au contraire.

### **Le mercredi des Cendres final.**

La première classe ou la dernière. Un convoi avec ou sans panaches. Une ou cent personnes qui ont bien voulu retarder leur déjeuner pour vous faire cortège. Un discours bien senti, si la situation l'exige ; pas de discours, si vous êtes membre de la vile multitude. Plus ou moins quelques larmes, moins ou plus un héritage... A ces détails près, le mercredi des Cendres final est le même pour tout le monde... .

Et tandis que je songeais ainsi, Pierrot et Pierrette avaient disparu, — mais la tristesse était restée.

Pardonnez-moi, chers lecteurs, c'était mercredi, — le mercredi des Cendres.

## VII. — LE CHEMIN DE LA CROIX

### AVANT

#### I

Clochinard a du monde à dîner.

On est au dessert.

Le vin aux plus muets fournit des paroles, — et tous les estomacs qui ont savouré les truffes et les grands crus de Clochinard se croient obligés de lui payer son festin en adulations.

— Mon cher, votre dernier ouvrage est tout simplement un chef-d'œuvre.

— La littérature moderne n'a rien produit de si fort.

— Non, vrai !

— Ce n'est pas pour vous flatter que nous parlons ainsi.

— Il n'y a qu'une chose qui étonne tout le monde.

— C'est que vous ne soyez pas décoré.

— Au fait, comment n'êtes-vous pas décoré ?

— C'est un scandale.

— Un passe-droit flagrant.

— A votre place, je n'hésiterais pas à réclamer cet honneur, car il vous est dû...

— Bien dû.

— Plus que dû.

Quand ce flot de commentaires a coulé, Clochinard, qui a baissé jusque-là modestement les yeux, prend la parole, et d'un ton pénétré :

« En vérité, messieurs, je suis surpris de votre bienveillance.

Vous daignez apprécier mon faible mérite avec l'indulgence d'une amitié sincère.

Encore une fois merci.

Quant à la dignité dont vous parliez tout à l'heure, il me répugnerait de faire la moindre avance pour l'obtenir.

Je laisse à d'autres le soin d'assiéger les antichambres et de faire jouer en secret toutes les manœuvres.

Ma délicatesse s'accommoderait mal de ces intrigues.

Donc, je vous en prie, qu'il ne soit plus question de cette distinction à laquelle je n'ai jamais songé ! »

## II

Clochinard le lendemain de la scène précédente.

Il est seul et écrit avec fureur.

Un roman ?

Une pièce ?

Une nouvelle ?

Non, car il se sert de papier-ministre.

Regardons par-dessus son épaule :

« Ce serait donc, je l'avoue à Votre Excellence, la réalisation du rêve le plus doucement caressé.

Les insignes glorieux de l'honneur que je serais fier de devoir à Votre Excellence, etc. »

Suivent trois pages moulées.

Après quoi, prenant un cahier de papier à lettres, Clochinard recommence à écrire :

1° A la comtesse qui a le bras long :

« Chère madame,

Permettez-moi de venir confidentiellement recourir à votre intervention féconde en miracles.

J'ose solliciter la décoration, et si, grâce à vos hautes relations, vous pouviez appuyer ma demande et qu'un de vos désirs devînt un *ordre* pour moi, je... »

2° Au baron qui connaît le ministre.

3° ...

4° ...

5° ...

6° ...

Le cahier de papier à lettres y passe tout entier.

## PENDANT.

Le matin du 15 août.

Clochinard se promène dans sa chambre, avec les mouvements et la désinvolture du tigre du Jardin des Plantes.

— Huit heures et six minutes...

Et rien ! rien !...

La comtesse m'avait cependant affirmé... Le baron m'avait promis... A tel point que j'avais d'avance acheté dix mètres de ruban rouge... J'ai passé toute la journée d'hier à en essayer l'effet sur tous mes costumes. J'en ai taillé en losange, en nœud, à plat.... j'en ai taillé de toutes les façons.

Huit heures quinze !

Je suis levé depuis six heures du matin !...

A cette heure-là, j'ai entendu dans la rue le galop d'un cheval...

J'ai cru que c'était l'estafette chargée de m'apporter ma nomination. Et depuis, de long en large, de large en long, j'arpente...

J'ai déjà envoyé six fois ma bonne chercher *le Moniteur*.

La marchande de journaux n'était pas encore arrivée...

Encore un galop de cheval...

Non ! c'est bête, c'est stupide, mais cela est... Je suis obligé de m'appuyer sur un meuble !...

Le galop s'éloigne.

Peut-être va-t-il porter à quelque autre !...

Cette bonne ne reviendra donc pas... Ah ! c'est elle.... !

Voyons !... Ma parole, je crois que j'en deviendrai... Ma main tremble comme...

*Ministère de la guerre*. C'est pas mon affaire.

Rien dans la première page...

Bon ! je ne puis pas tourner la feuille... Serais-je sur la seconde page ?...

Je n'ose regarder...

Voyons un peu de...

Non.... je n'y suis pas.... j'ai beau.... je n'y suis pas.

C'est affreux !.. Et mes dix mètres... Toutes mes boutonnieres à découdre...

Eh bien, je n'aurais jamais cru à une telle injustice...

Car...

Ah !

Je ne m'abuse pas... je ne me... Dieu ! que c'est bête !

14 août !...

Elle s'est trompée... Julie !... Julie !...

Mais, malheureuse, vous m'avez apporté le *Moniteur* d'hier au lieu de celui d'aujourd'hui.

Le *Moniteur* d'hier que j'avais déjà lu, ce dont je ne me suis pas aperçu, tant j'étais troublé.

N'importe, Julie... je ne vous en veux pas, ma fille, car mon espoir renaît... Mais courez, courez vite !...

Ce *Moniteur*, il me faut... Mais courez donc, sacr.....

Il y a une minute et quart qu'elle est partie...

Il y a trois minutes.

Le temps de descendre, de causer.... ces filles-là sont si bavardes !.... de revenir...

Il lui faut au moins...

On a sonné...

Si c'était... Allons ouvrir... pas avec ce paletot où déjà s'étale le ruban rouge...

C'était le porteur d'eau... Dérision !...

Pour le coup c'est Julie... Vous l'avez ?... Elle l'a...

C'est trop fort... A présent je ne me sens plus le courage de l'ouvrir.

15 août... C'est bien celui-là, et si je n'y...

Julie ! Julie !... allez prévenir ma femme... mes enfants... Je le suis !... Julie.... ma bonne Julie.... brave fille.... je vous augmente de vingt francs... Je veux que ma joie, rayonne sur tout le monde. Je le suis.

Troisième colonne... là.... là !...

« *Clochinard, homme de lettres...* »

Eudoxie, embrasse-moi... Tu étreins un chevalier de la Légion d'honneur.

## APRÈS.

### I

Clochinard rentrant :

— Dieu merci, ils ont assez enragé, tous les amis...

Je me suis promené exprès sur le boulevard pendant trois heures...

Julie, ma robe de chambre ?

Plaît-il ? Vous demandez à dater de quand courra l'augmentation de vos gages ?... Quelle augmentation ?... Vingt francs par mois ? Je n'ai jamais parlé de cela !... C'est cinq francs que j'ai dit... vous aurez mal entendu.

## II

Tous les amis qui figuraient au dîner du début en faux-bourdon :

— Ce Clochinard !

— S'il est permis !

— Que voulez-vous ! il n'y a que les intrigants pour se faufiler ainsi !

## VIII. — LE VADE-MECUM DU PARFAIT DOMESTIQUE

Tous les goûts étant dans la nature, vous voudrez bien, j'espère, me pardonner si je vous avoue que je suis atteint de cette incurable passion qu'on appelle la *manie du bouquin*, chasse inoffensive dont la seule victime est souvent le chasseur lui même ; innocente convoitise qui, à l'inverse des autres, ne fait de tort qu'à la bourse de celui qui en est possédé.

Avant-hier donc, obéissant à mon penchant dominateur, je suivais, l'œil en arrêt, la ligne des quais. Le gibier était introuvable. En vain j'avais exploré les recoins mystérieux de la boîte à un franc et les angles secrets de la case à un sou : rien que d'abominables platitudes, des éditions de rebut, des classiques dépareillés, des revues mortes sans avoir vécu.

Et, lassé par cet insuccès opiniâtre, je me disposais, en Nemrod résigné, à rentrer *bredouille* en mon humble domicile, lorsque, sous un vieil exemplaire du *Cuisinier bourgeois* que j'avais écarté d'une main distraite, mon regard surpris aperçut une sorte de volume grossièrement relié de papier verdâtre et manuscrit de la première à la dernière page.

Tout bouquinophile sait comme moi que *les manuscrits s'en vont*, — ou plutôt qu'ils s'en sont allés depuis que l'imprimerie a si bien pris la place. Que pouvait le coche contre la locomotive ? Mais vous conviendrez que la vue d'un coche en pleine rue de Paris ne laisserait pas que de piquer votre curiosité. Telle fut la sensation qu'éveilla en moi la découverte du manuscrit à robe verte.

Avec une indifférence affectée, — car le marchand avait les yeux sur moi, — je tournai la couverture et je lus en caractères plus apparents que corrects, ce titre bizarre :

VADE-MECUM DU PARFAIT DOMESTIQUE  
rédigé par  
UN DOMESTIQUE.

L'étiquette était faite pour aiguillonner mon impatience ; l'anonyme provoquant gardé par l'auteur acheva de la porter à son paroxysme. Je n'hésitai plus à me dépouiller des vingt-cinq centimes, *prix fort* de la prose inconnue, et, tout en marchant, je commençai à parcourir le livre.

A mesure que j'avancais clans la lecture, mon étonnement grandissait et mes réflexions intimes devenaient plus courroucées. Quand j'eus achevé, ma première impression se traduisit par un sourire ; la seconde, remords de la première, me fit brusquement jeter le volume sur ma table avec cette exclamation :

« Parbleu ! voilà un drôle par trop impudent ! » C'était de l'auteur que je me permettais de parler en ces termes irrévérencieux, et vous ne tarderez pas à comprendre le motif de mon irrévérence. Le gaillard m'avait largement donné l'exemple.

Figurez-vous, en effet... Non. Le plus court moyen de vous initier à ce *factum* étrange est de vous en soumettre les principaux fragments.

Voyez et jugez ; je cède la parole à l'anonyme.

## PRÉFACE.

Je dédie ce livre à tous les domestiques, mes confrères en esclavage. Dans le but d'acquérir les connaissances de style nécessaires à la rédaction de mon ouvrage, j'ai lu, le soir, pendant que monsieur était sorti, tous les romans de sa bibliothèque. Je me crois, sans vanité, assez lettré maintenant pour consigner ici ces observations, fruits d'une longue expérience.

Le temps n'est plus où le *serviteur* de la tradition vivait et mourait dans la même maison, voyant naître et grandir les petits enfants, dévoué aux intérêts de la famille dont il faisait presque partie, fidèle aux devoirs dont les égards de tous lui rendaient la pratique légère.

Aujourd'hui les enfants font du domestique un souffre-douleurs, les parents le traitent en ennemi intime. Les liens de famille sont assez relâchés pour que le dévouement soit devenu une niaiserie. Quant à la fidélité, — les bureaux de placement sont là pour prouver qu'en moyenne chaque maître change de domestique sept fois par an.

Proclamant donc hautement qu'il nous importe de mettre en pratique la devise : *Chacun pour soi*, et d'accepter la guerre qui nous a été déclarée,

j'écris, — en attendant que mes moyens me permettent de le faire imprimer, — ce *Vade-mecum* .

Puissent les sages conseils qu'il contient se propager pour le triomphe de notre causé !

## NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Le titre de *maîtres*, insolemment donné à ceux qui nous payent, ne peut être qu'une ironie. Il doit, en effet, être bien établi tout d'abord que ce ne sont pas les domestiques qui appartiennent aux maîtres, mais les maîtres qui appartiennent aux domestiques.

En conséquence, de l'axiome précédent il résulte :

Qu'un maître n'a pas le droit d'avoir d'autres goûts que ceux de ses domestiques ;

Qu'il doit se promener là où il semblera bon à son cocher de le conduire, et aux heures que choisira celui-ci ;

Qu'il doit se nourrir conformément aux préférences gastronomiques de son cuisinier ou de sa cuisinière ;

Qu'il doit se vêtir de façon à satisfaire les fantaisies de toilette de son valet de chambre.

*Nota.* — Quand le maître est une maîtresse, mêmes observations, sauf les mots *valet de chambre* à remplacer par ceux de *femme de chambre*.

Trois exemples à l'appui des trois règles précédentes :

1° Monsieur veut faire atteler le soir. Il pleut. Le cocher, — le pauvre homme, — aime mieux savourer son *gloria* au café voisin. Défermer un des chevaux ou casser une des lanternes, aller annoncer d'un ton de condoléance cet accident à monsieur. S'il s'emporte, penser à autre chose ; quand il a fini, retourner paisiblement au *gloria* tentateur.

2° Monsieur aime les légumes, son cuisinier adore le poisson. Monsieur aime les viandes saignantes, l'estomac de son cuisinier ne supporte que les viandes calcinées. Faire payer huit jours de suite la botte d'asperges onze francs. Répondre, quand monsieur se plaint, que les légumes sont *hors de prix*, mais que le poisson est *pour rien*. Pour le second point, laisser carboniser une demi-douzaine de rôtis et prouver à monsieur qu'il faudrait,

pour qu'il en fût autrement, faire mille francs de réparations dans les cheminées. Entre deux maux il choisira le moindre.

3° Monsieur, enfin, a un penchant ridicule pour les pantalons gris ; son valet de chambre, en garçon de goût, trouve que le noir est infiniment plus distingué. Avoir soin tous les matins, en brossant les pantalons de monsieur, de laisser *par hasard* tomber une goutte d'huile dans le voisinage, et répondre ensuite aux lamentations de monsieur : « C'est pourtant vrai ! un vêtement tout neuf ! Ah ! le gris est une couleur si salissante ! » A la douzième réponse, monsieur, convaincu, se vouera au noir.

L'arithmétique, pour le parfait domestique, ne se compose que d'une seule règle : à savoir que tout compte doit être une représentation donnée à son bénéfice. Naturellement la représentation est plus fructueuse — quand il y a du monde.

Le parfait domestique évitera avec soin de se placer chez un boursier. Le mauvais exemple pourrait l'entraîner et compromettre d'un côté les capitaux qu'il amasserait péniblement d'un autre.

Les articles *lettres, journaux, etc.*, seront de tout temps soumis à un examen de douane, dont le parfait domestique sera le douanier.

Le parfait domestique ne laisse jamais traîner un papier sur les meubles ni un secret dans la maison. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Le parfait domestique porte un si vif intérêt à tout ce qui concerne ses maîtres, qu'il ne peut ignorer où va monsieur quand il sort sans madame, où va madame quand elle se promène en l'absence de monsieur.

## L'ÉCHELLE DES MAÎTRES.

Pour faciliter à mes chers confrères le choix d'une place, j'ai, dans un tableau comparatif que je nomme *l'Échelle des Maîtres*, noté les points les plus importants quant à l'âge et à la situation des susdits.

DE 20 A 25 ANS. — L'idéal rêvé par tout domestique. Le maître qui n'a pas 25 ans est en général un jeune héritier. La jeunesse dit : candeur ; l'héritage dit : prodigalité. Avoir seulement soin de faire chez lui son affaire en dix-huit mois, — délai de rigueur. Passé ce terme, où il n'y a plus rien, l'anse du panier perd ses droits. Il y a à Paris, autour des héritiers de 25 ans, tant de gens qui font concurrence au pauvre domestique !

DE 25 A 40. — Le plus mauvais des placements. Le maître est en général actif et ambitieux. Il surveille par lui-même. On est en outre exposé à ce

qu'il se marie, et à ce que des enfants viennent remplir la maison de leurs criailleries. N'entrer qu'*in extremis* chez un maître de 25 à 40 ans.

DE 40 A 60. — Un peu d'amélioration. Période descendante. L'activité s'énervé. Les rhumatismes commencent à poindre ; la goutte peut venir. La goutte du maître est une demi-fortune pour le domestique. Quand le maître est célibataire et veut jouer au ci-devant jeune homme, la place devient excellente. L'amour-propre est une si belle hypothèque !

DE 60 A 80. — Bien pour la première dizaine, très-bien pour la dernière. Le maître ne s'agite plus guère, mais ses domestiques le mènent beaucoup. Avec un maître âgé et de l'intelligence, on peut prétendre à tout.

### LE PIED DE GUERRE.

Les notions générales ci-dessus relatées ne s'appliquent qu'au temps ordinaire, au temps de paix ; mais il en est d'autres plus spécialement applicables aux époques où le parfait domestique commence à vivre avec son maître sur le pied de guerre.

Ces époques durent en général huit jours, que l'usage consacre pieusement à nos *vendettas*. Béni soit l'usage ! A partir du moment où le maître a renvoyé le parfait domestique, celui-ci doit songer à faire arme de tout bois.

Utiliser les secrets ci-dessus ramassés.

Tirer parti de ces renseignements recueillis sur les sorties de monsieur et de madame.

Se hâter de prévenir les fournisseurs auxquels il est dû de l'argent que la situation financière de la maison est déplorable, et les inviter violemment à apporter leur note.

J'avais laissé là les extraits, remettant à un autre moment le plaisir de les compléter. Le *Vade-mecum* était resté sur ma table, à côté de la copie ébauchée.

Ramené par cette besogne urgente, je rentre un peu plus tôt que d'habitude, et que vois-je !... Ma bonne tranquillement assise dans mon fauteuil et savourant le perfide volume.

— Comment !... vous osez...

— Ma foi ! monsieur, où est le mal ? Il n'est pas malin, votre livre, et nous en savons plus long que lui sur ce chapitre...

En présence de cet aveu dépouillé d'artifice, je ne me sens pas la force de continuer.

Je garderai mes autres extraits pour moi, — mais je ne garderai pas ma bonne.

## IX. — JE NE SUIS PAS SUSCEPTIBLE

### I

— Monsieur, me dit-il en s'asseyant en face de moi à une table de l'un des six mille cafés du boulevard, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Vous êtes trop bon, monsieur.

— Non...., sans compliment, je m'estime heureux de vous avoir rencontré aujourd'hui chez mon ami X...., et j'ose espérer que vous ne regretterez pas non plus cette rencontre, quand vous aurez appris à m'apprécier davantage. Voici ma carte... Faites-moi le plaisir de venir un de ces matins.

— Monsieur...

— Permettez, si je vous parle ainsi, c'est que je pense ce que je dis.

— Je n'en saurais douter.

— Quand j'invite les gens à pénétrer dans mon intimité, c'est que cela m'est agréable. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Mais...

— Ne me forcez pas à insister, ou je finirais par croire que vous avez conçu de moi une opinion défavorable, et que vous voulez dissimuler une antipathie cachée.

— Nullement, je vous assure.

— Alors, vous viendrez ?

— Puisque vous l'exigez.

— Pardon, ce mot est de trop. Je n'ai la prétention de violenter personne. Chacun est libre de penser de moi ce que bon lui semble. S'il vous répugne de me faire visite...

— Pas le moins du monde, monsieur... Je serai au contraire charmé de...

— A la bonne heure ! Parce que, voyez-vous, moi, je ne suis pas susceptible, mais je n'aime pas à me laisser marcher sur le pied !...

### II

— Oui, monsieur, reprit-il après avoir humé une gorgée de son grog ; j'ai, comme je vous le disais, la susceptibilité en horreur. C'est généralement l'indice d'un petit esprit et d'un pauvre caractère.

Seulement il y a des bornes à tout, et il ne faut pas tomber dans l'excès.

Voilà, par exemple, mon ami X..., chez qui nous avons passé la soirée ensemble. C'est un brave garçon, j'en conviens. Par malheur, il manque complètement de tact et de savoir-vivre.

Aussi ne me reverra-t-il de sa vie.

Cela vous étonne ! C'est que sans doute vous n'avez pas pris garde à la grossièreté qu'il m'a faite. Mais, moi, que cela concernait...

Figurez-vous... Je n'aurais, ma parole ! jamais attendu un pareil affront de sa part... Figurez-vous qu'au moment où nous partions.... M'humilier ainsi devant tout le monde !... Au moment où nous partions, vous l'avez vu, il nous avait reconduits jusqu'à la porte. Là il se mit à distribuer des politesses et des salamalecs à chacun, excepté à moi, son ami de quinze ans.

J'aurais encore pu tolérer à la rigueur ce sans gêne de mauvais goût, mais une insulte directe.... et devant témoins !

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper ? Je connais X... C'est le meilleur cœur de la terre. Vous aurez peut-être mal interprété...

— Comment ! mal interprété !... Qu'entendez-vous par cette expression ? Vous ne supposez pas, j'espère, que je sois arrivé à mon âge sans savoir les usages. Je ne suis ni un malotru ni un sot.

— Loin de moi l'idée de...

— A vous entendre, on s'imaginerait que je sors de lisières.

— Monsieur...

— Ou que je fais preuve d'une susceptibilité ridicule. Non, monsieur, je ne suis pas susceptible, mais je n'aime pas à me laisser marcher sur le pied.

### III

Du reste, soyez-en juge vous-même.

Toutes ses cérémonies accomplies, X... me tend la main le dernier, à moi, un ami de quinze ans ! Probablement pour me faire sentir que je ne mérite pas qu'on se gêne.

Mais ce n'est pas tout.

En me tendant cette main, savez-vous ce qu'il me dit ?... Je vous le donne en cent, en mille ! Vous avez l'âme trop bien placée pour le deviner. Il me

dit :

« *Quant à toi, je ne t'invite pas. Tu viens dîner quand tu veux ! ! !* »

Tenez ! monsieur, je parierais qu'à ce moment-là je suis devenu cramoisi de honte et de colère. Ah ! je viens dîner quand je veux ! C'est-à-dire que je suis un parasite, un pique-assiette ! C'est-à-dire que je vis aux dépens de mes amis, parce que je n'ai pas assez de talent pour me suffire ! C'est-à-dire que l'on est obligé, malgré soi, de me faire l'aumône d'un repas !

Eh bien ! je lui montrerai, à ce faux bonhomme-là, que je n'ai besoin de personne et que j'aimerais mieux gratter le sol avec mes ongles que de remettre les pieds dans sa salle à manger.

C'est au point, voyez-vous, que, si je n'avais égard à nos anciennes relations, je lui demanderais raison de sa conduite de ce soir.

Parce que je ne suis pas susceptible, il ne faut pas qu'il s'imagine que j'aime à me laisser marcher sur le pied.

#### IV

— C'est comme l'autre jour, poursuivit-il après une nouvelle absorption de grog, je me sentais mal à mon aise... J'avais des pesanteurs de tête, des tiraillements d'estomac.

Je vais chez le docteur \*\*\*, un médecin qui nous soigne depuis longues années !

« Docteur, lui dis-je, je viens vous consulter.

— Qu'éprouvez-vous ?

Je lui conte mon fait, il me palpe, m'ausculte, m'examine, après quoi d'un ton blessant :

Mon cher ami, votre sang est vicié. Il ne circule pas comme il devrait... »

Morbleu ! monsieur..., je vous prie de penser que je n'en voulus pas écouter davantage, et, me levant avec une froide dignité :

« Docteur, je vous supposais dévoué à moi et aux miens. Je vois que je me suis trompé... Apprenez qu'il n'y a jamais eu de sang vicié dans une famille aussi considérée que celle à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et que, de père en fils, la circulation s'y est accomplie honorablement... Vous nous confondez, mes parents et moi, avec ces races rachitiques et dégénérées qui peuplent les grandes villes. Nous ne méritons pas d'être ainsi traités par un homme que nous estimions et dont nous nous croyions estimés... »

Et je suis sorti là-dessus, monsieur.

Ce n'est point une raison, parce qu'on n'est pas susceptible, pour qu'on aime à se laisser marcher sur le pied.

## V

— Dieu merci ! je l'ai prouvé dans des circonstances autrement solennelles, je suis ainsi fait... vous vous en apercevrez quand vous m'aurez pratiqué quelque temps. Quand bien même mes intérêts les plus chers en dépendraient, je ne broncherais pas d'une semelle.

Pour vous en citer un exemple, je fus, il y trois ans, sur le point de me marier.

Une jeune fille charmante, adorable, bien posée et dans une situation pécuniaire des plus convenables.

Je l'aimais passionnément. Les arrangements préliminaires étaient conclus. On allait publier les bans, quand un soir le père de ma fiancée, me prenant à part :

« Mon ami, je suis passé ce matin chez votre notaire.... »

Si vous m'aviez vu à ces mots, monsieur.... La corde de la loyauté outragée avait vibré en moi.

Comprenez-vous tout ce que ce langage avait révolté en moi d'instincts généreux ? Sans me prévenir, frauduleusement, comme un espion, il était allé s'enquérir de mon apport, contrôler mes assertions. Il me jugeait donc capable d'un mensonge, d'un dol, d'une infamie !

J'étais superbe d'indignation, et d'une voix tremblante de fierté :

« Monsieur, vous m'avez traité comme un larron. Tout est fini entre nous.  
»

Et cela a été fini en effet. J'en ai fait une maladie de chagrin. N'importe ! Il ne sera pas dit, parce que je ne suis pas susceptible, que je me suis laissé marcher sur le pied.

## VI

— Une autrefois, au ministère où j'étais employé, — employé modèle, j'ose le proclamer ! — mon chef de bureau m'avait chargé d'un travail extraordinaire.

Il paraît qu'il ne s'était pas clairement expliqué, car, le rapport achevé, il se trouva que je conclusais justement au contraire de ce qu'il désirait.

Ce n'était pas ma faute, n'est-il pas vrai ? Il fallait qu'il fût plus, lucide.

Au lieu de s'excuser de me faire recommencer une besogne ingrate, voilà qu'il me mande dans son cabinet et qu'à brûle-pourpoint :

« Vous ne m'avez pas compris, mon ami... »

Je ne l'avais pas compris ! J'étais donc un sot, un idiot, un être nul !... Et ce *mon ami* ironique qui aggravait l'injustice d'un tel reproche en m'écrasant d'une compassion dédaigneuse !

« Monsieur le chef de bureau, quand on a, répondis-je, des employés ineptes, on ne les garde pas. Je vous prie d'agréer ma démission. »

Sur quoi, j'ai quitté le ministère séance tenante, et...

Corbleu ! excusez-moi : voilà un monsieur qui me regarde obstinément depuis cinq minutes ; je vais lui demander un peu s'il a l'intention de m'insulter...

On a beau ne pas être susceptible, on n'aime pas à se laisser marcher sur le pied.

## VII

Ce disant, il s'était levé et dirigé vers une table voisine.

Je profitai de ce mouvement pour régler la consommation et gagner la porte du café.

Qu'aura dit cet homme charmant en ne me retrouvant plus ?

A tout risque, j'ai prévenu deux témoins.

Car je sais qu'il n'est pas susceptible, mais qu'il n'aime pas à se laisser marcher sur le pied.

## X. — LES DIALOGUES DE LA PLUME ET DU PAPIER

Ne vous êtes-vous jamais,— en entendant la plume grincer à l'oreille du papier, — demandé ce qu'ils pouvaient avoir à se dire ?

Cette question, moi, je me la suis posée, et je crois, — on a bien interprété les caractères cunéiformes ! — être parvenu à comprendre ces chuchotements intimes.

Pour preuve de ce que j'avance, je vais avoir l'honneur de vous soumettre quelques spécimens des dialogues qui s'échangent journellement entre ces deux amis inséparables, qui n'ont pas de secrets l'un pour l'autre.

Excusez les fautes du traducteur.

### I

CHEZ UN FEUILLETONISTE.

LA PLUME

*« Par une belle matinée de printemps, deux hommes mystérieux marchaient avec précaution sur la lisière de la forêt de Senart. »*

LE PAPIER, *impatienté.*

Encore cette éternelle redite ! Je me révolte à la fin !

LA PLUME.

Et moi donc !... Avec la perspective de trois volumes sur ce ton-là !

LE PAPIER.

Mieux vaudrait servir de livre de compte à un épicier. Au moins c'est du commerce sans prétentions !

LA PLUME.

Quand je pense à ce que j'ai émis de fautes de français depuis ce matin !

LE PAPIER.

Encore, toi tu les sèmes ; moi, je les récolte !

LA PLUME.

Le public aussi, avec cette différence qu'il paye pour cela.

LE PAPIER.

C'est à souhaiter de retourner tout de suite à la hotte.

LA PLUME.

Patience, cela ne sera pas long !

LE PAPIER.

Ce qui m'étonne, c'est que la chimie trouve, après cela, moyen de me lessiver.

LA PLUME.

Et on appelle cet acte déméritoire un progrès !

LE PAPIER.

Si nous nous insurgions !

LA PLUME.

Accepté !... Témoignons à ce négociant en alinéas l'estime que nous faisons de sa prose.

LE PAPIER.

Malheureusement je ne puis faire un mouvement. Il me tient sous sa main pesante.

LA PLUME.

Attends. Je m'en charge.

LE PAPIER.

Eh bien !... est-ce fait ?

LA PLUME.

Oui ; j'ai craché !...

## II

CHEZ UN AGIOTEUR.

LA PLUME.

*« La Compagnie des trottoirs en liège ne peut manquer de donner avant un an les dividendes les plus colossaux... »*

LE PAPIER.

Et tu crois qu'il y aura encore des actionnaires pour mordre à cet hameçon-là !

LA PLUME.

Parbleu ! les goujons de Panurge !

LE PAPIER.

S'ils pouvaient voir ce qui me sert en ce moment d'appuie-main !

LA PLUME.

Quoi donc ?

LE PAPIER.

Six protêts, trois assignations, une saisie, — et un avis de la préfecture de police.

LA PLUME.

Bien ! Nous touchons à la récompense de nos efforts !

LE PAPIER.

Et ne pouvoir dire la vérité à ceux qui me lisent !

LA PLUME.

On la leur dirait, qu'ils ne la croiraient pas. C'est dans leur caractère d'être dupes !

LE PAPIER.

L'habitude est une seconde nature... Il me semble qu'on a ouvert la porte.

LA PLUME.

Oui.... un pauvre diable qui vient verser ses économies de dix années.

LE PAPIER.

Mais c'est abominable !... Monsieur... ne versez pas.... dans l'ornière... monsieur !... Il n'entend pas !...

LA PLUME.

Surdité chronique !

LE PAPIER.

Comment, notre Mercadet de patron veut me rendre complice de son escroquerie en prenant une moitié de moi-même pour faire un reçu ! Pour le coup, c'en est trop ! Je refuse ce service déloyal... Plutôt la mort que le déshonneur ! (*Il se déchire d'indignation.*)

III

CHEZ UN MEDECIN.

LA PLUME, * crivant.*

*« Dyspepsie aiguë... A prendre six boîtes de pilules de ma composition, à la pharmacie... »*

LE PAPIER.

Dis donc ? est-ce qu'il pense ce qu'il écrit ?

LA PLUME.

Allons donc ! Il ne sait seulement pas le premier mot du mal de son client.

LE PAPIER.

Mais alors...

LA PLUME.

Alors les pilules de sa composition lui coûtent dix sols et se vendent dix francs. Bénéfice net...

LE PAPIER.

Vivent les médecins spécialistes !

LA PLUME.

Que veux-tu ! Jadis il était jeune et avait du talent. La clientèle passait indifférente.

LE PAPIER.

Aujourd'hui il n'a plus que du charlatanisme.

LA PLUME.

J'ai rédigé des affiches pompeuses pour les murailles, des réclames sonores pour les journaux ! La foule encombre les salons.

LE PAPIER.

Aller m'enterrer dans les oubliettes d'une pharmacie ! Quel avenir ! Ne signe pas !

LA PLUME.

Si j'essaye de faire la mauvaise, il me jettera au feu.

LE PAPIER.

Signe alors, mais je tâcherai de tomber en route de la poche du malade.

LA PLUME

Vous y gagnerez tous deux. En te perdant, tu le sauveras peut-être.

#### IV

CHEZ UN NOTAIRE.

LA PLUME, *écrivain*.

« *Par-devant M<sup>e</sup> Griffard et son collègue, ont comparu...* »

LE PAPIER.

Qu'est-ce que cela ? Un acte de société ?

LA PLUME.

Non, un contrat de mariage. Mais il y a si peu de différence aujourd'hui !

LE PAPIER.

En voilà-t-il des additions !

LA PLUME.

Pour aboutir probablement à des soustractions.

LE PAPIER.

Qu'y a-t-il donc ? Tu t'arrêtes.

LA PLUME.

Une discussion entre le père de la future et celui du fiancé. Celui-ci prétend qu'on était convenu d'un apport de cinquante mille francs de plus.

LE PAPIER.

Alors, sans les cinquante mille francs, pas de bonheur en ménage !

LA PLUME.

Ils s'échauffent. « — Je vous, faisais faire une affaire d'or, dit l'un. — J'ai un placement de mon fils bien autrement avantageux, » dit l'autre.

LE PAPIER.

Époux, assortis... à huit pour cent, sans escompte.

LA PLUME.

Ils en viennent aux gros mots... Tout est rompu !

LE PAPIER.

Et les fiancés, que vont-ils dire, s'ils s'aimaient ?

LA PLUME.

Ils ne se sont seulement pas encore vus !

LE PAPIER.

O comédies de l'écritoire ! on en voit de tant de couleurs que c'est...

LA PLUME.

A en perdre le peu de sens commun qu'on a.

LE PAPIER.

C'est sans doute pour cela que je suis timbré.

CHEZ UN DIRECTEUR DE THÉÂTRE.

LA PLUME, *écrivain*.

*« Le gigantesque succès des BOURREAUX DE LA MONTAGNE prend chaque jour de nouveaux développements. Les bureaux n'ouvrent même plus. »*

LE PAPIER.

Je le crois bien, il ne se présente pas un spectateur.

LA PLUME.

Je me suis laissé conter qu'un membre de l'Académie des Sciences avait demandé à être admis le soir dans la salle pour y faire des expériences sur le vide.

LE PAPIER

On finira par la faillite.

LA PLUME.

Tant pis pour les bailleurs de fonds.

LE PAPIER.

A moins que notre directeur ne découvre quelque ouvrage remarquable.

LA PLUME.

Tu veux dire quelque truc inédit.

LE PAPIER.

C'est vrai ! Autrefois on cherchait des hommes de talent en France.

LA PLUME.

Maintenant on va chercher des machines en Angleterre.

LE PAPIER.

Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est qu'il faille aller si loin pour trouver cet article-là !

VI

SOUS LA TENTE.

LA PLUME, *écrivain*.

*« Chère mère, rassure-toi ; la blessure que j'ai reçue dans le dernier combat est légère, et bientôt... »*

LE PAPIER.

Pauvre garçon ! comme sa main tressaille !

LA PLUME.

Il est bien mal, va ! mais il ne veut pas l'inquiéter.

LE PAPIER.

Il est plus brave que moi !

LA PLUME.

Il fait tant d'efforts pour achever ces quelques lignes qu'il doit envoyer au pays !

LE PAPIER.

Bon fils !

LA PLUME.

C'est toujours ceux-là !...

LE PAPIER.

Oh ! je t'en prie, fais ce que tu peux pour que ce ne soit pas trop tremblé !... que la pauvre femme garde l'espérance le plus longtemps possible !

*Post-Scriptum.*

Ne trouvez-vous pas qu'il est regrettable que la plume et le papier ne parlent pas plus haut ?

## XI. — UN RESTAURATEUR EN RETRAITE

### I

Il avait fait fortune dans le lucratif commerce des fricandeaux.

Une fortune bien ronde, bien assise, ne devant rien à personne : quelque chose comme quarante mille livres de rentes.

De sorte qu'un jour il aborda M<sup>me</sup> Cassinard, son épouse, et lui dit :

— Madame Cassinard, il y a vingt ans que nous travaillons à faire travailler les mâchoires de notre prochain. Ce laps me paraît raisonnable autant que méritoire.

Nous sommes riches, nous n'avons ni enfants, ni suivants : il est temps de penser à notre propre félicité.

J'ai signé ce matin la vente de mon fonds. Nous partons demain. Après demain, nous débarquons à Dieppe.

J'ai acheté là, — une surprise que je te ménageais ! — un chalet genre suisse, qui fait rêver de Guillaume Tell et du *Ranz des vaches*.

Nous allons donc enfin nous y reposer, vivre pour nous-mêmes, ne plus être esclaves des exigences de la pratique, et des caprices du premier estomac venu.

Dans mes bras, madame Cassinard ! Nous allons être heureux pour la secondé fois de notre vie.

La première, ajouta-t-il galamment, fut le jour où je t'épousai, modèle des compagnes fidèles.

### II

M. Cassinard le fit comme il l'avait dit.

Trois jours après, il était installé dans son chalet de Dieppe, faisant admirer à M<sup>me</sup> Cassinard, qui l'avait suivi, selon les prescriptions du Code, le genre suisse de leur nouvelle demeure.

Quels projets !

Boire, manger, dormir, ne plus se soucier du prochain... Varier le loto par le jardinage !

Le jardinage surtout.

M. Cassinard fit planter dans son jardin des légumes variés. Surtout il tenait aux primeurs.

— Quand ces petits pois-là donneront, disait-il, ce sera une fameuse valeur. A la halle, je les payais en mai cinquante sous le litre. Ah ! mais je m'y connais !

Ici, des abricots.

L'abricot est toujours cher.

Je le vendais jusqu'à trois francs la portion dans mon établissement.

Ne pas oublier les radis ; je les adore.

Et puis, je leur dois tant !

### III

Chaque fois que M. Cassinard se mettait à table :

Ah ! un potage purée, ce soir.

Te souviens-tu du monsieur blond qui, pendant cent soixante-cinq jours par an, commandait chez nous un potage purée ?

Tu te le rappelles, madame Cassinard.

Et le maigre qui demandait toujours des côtelettes réduites en charbon sous prétexte que c'était bon pour son estomac.

Quel original !

Et le gros qui ne buvait pas de vin... Un bon garçon, cependant. Il me donnait toujours des billets de spectacle.

Comme on voyait des types curieux, tout de même ; n'est-ce pas, madame Cassinard ?

Et puis, quand une maison marche bien, c'est si agréable !

Merci, assez de sole, je n'ai pas grand faim... Non, je ne sais pas pourquoi...

Elle ne vaut rien, cette sole...

Si on en avait servi une pareille chez moi, j'aurais renvoyé le chef.. Dame ! j'avais ce qui s'appelle une maison modèle.

Mon successeur a fait un marché d'or. J'aurais dû la vendre cinquante mille francs de plus.

Ce qui n'empêche pas que je suis enchanté de l'avoir vendue pour jouir un peu de l'existence...

Mais enchanté... Aââh !...

Pardon, madame Cassinard, si je bâille c'est l'estomac.  
Tenez, nous allons faire un bézigue pour nous distraire.

#### IV

M. Cassinard ne disait rien depuis quelque temps.

Mais il n'était pas épanoui.

M<sup>me</sup> Cassinard se taisait.

Mais elle paraissait morne.

M. Cassinard ne dormait qu'imparfaitement, et dans, ses rêves on l'entendait murmurer :

— Enlevez le filet du trois !... Les curedents du cinq ! ... Voyons, Jules, répondons à monsieur...

Monsieur a appelé ?... Du poisson ? Oui, monsieur, et très-frais...

Quatre couverts au neuf !...

Quant à M<sup>me</sup> Cassinard, toute la nuit elle faisait l'addition de cartes imaginaires.

C'étaient des symptômes.

#### V

Un matin, l'ancien restaurateur dit à sa femme :

— Judith, — il n'employait le petit nom que dans les grandes occasions,  
— Judith, j'ai une idée !

— Laquelle, mon ami ?

— Je trouve que nous vivons trop retirés.

— Dame !

— Oui, positivement. A la campagne il ne faut pas être aussi loup que ça.

— Tu as peut-être raison.

— Tu sais bien le petit monsieur et la dame brune qui habitent en face....  
ils sont très-aimables.

— En effet.

— J'ai envie de les inviter à dîner.

— Invite, mon ami.

Ce jour-là, M. Cassinard ne quitta pas les fourneaux ; allant, venant, ordonnant, présidant.

Quand arriva le soir, il n'avait pas pris une minute de repos ; mais il était radieux.

## VI

Au bout d'un mois, M. Cassinard donnait à dîner trois fois par semaine.

Il allait lui-même au marché faire ses emplettes, discutait avec les marchands, pérorait, s'informait des tarifs :

— Le homard à un franc cinquante ! C'est pour rien !... Quel joli coup à faire si on était encore dans le restaurant !...

Dame, aussi il faut s'y connaître, et tout le monde ne s'y connaît pas...

Au dîner, il parla à ses convives des homards à bas prix :

— C'était une si belle occasion !

Si j'avais osé, monsieur Fessin, j'en aurais pris deux pour vous, et pour vous aussi, madame Ballotte.

— Vous auriez bien fait.

— Alors, une autre fois vous m'y autorisez ?

— Comment donc !...

— Vous comprenez, moi qui ai l'habitude d'acheter... Et puis, le matin, je vais au marché comme cela pour passer le temps.

— C'est naturel.

— N'est-il pas vrai ?...

Le lendemain, M. Cassinard revint avec des colis innombrables. Son domestique en portait. Il en portait aussi. Et tous deux suaient, soufflaient sous la charge.

— Tu comprends, fit M. Cassinard à sa femme, à la campagne, et entre voisins, il faut bien se rendre de petits services. On peut avoir besoin des gens... J'ai fait une fameuse affaire en artichauts, va !... Bien sûr, j'ai enfoncé le marchand !...

## VII

M. Cassinard était devenu le pourvoyeur de tout son voisinage.

Il avait fini même par prendre une petite voiture avec laquelle il allait faire les provisions.

Puis il distribuait à chacun ses lots.

Tenez, monsieur Tonsard, vous serez content aujourd'hui... J'ai eu bien du mal à vous avoir de la raie. Mais j'ai tant fait que j'en ai trouvé dans les bas prix.

Vous savez comment cela se cuit... Si vous ne le savez pas, j'irai chez vous à l'heure du dîner donner un coup d'œil et montrer à votre cuisinière.

Voilà votre riz, madame Lupin. C'est pour un gâteau... Le gâteau au riz était une des renommées de ma maison... Vous ne devez pas avoir la recette.

Je vous la donnerai... Je ferai mieux... Je veux vous offrir celui-là cuit de ma main...

Et ainsi de suite !

## VIII

Un jour M. Cassinard, qui ruminait depuis longtemps, s'ouvrit enfin.

— J'ai remarqué, dit-il à sa femme, que les Lupin ont une cuisine grande comme la main.

Cela doit les gêner beaucoup ! surtout pour des gens qui n'ont qu'une femme de ménage... Madame est obligée de mettre la main à la pâte...

Si je leur proposais de prendre leurs repas à la maison, moyennant un prix de...

Cela les obligerait, et nous qui avons deux domestiques, cela ne nous occasionnerait aucun dérangement.

J'en parlerai aussi à M. Tonsard... parce que, tu conçois, il pourrait prendre cela pour une grossièreté, si l'on invitait les Lupin et pas lui.

Après les Tonsard ce furent les Ballotte.

Après les Ballotte les Fessin.

M. Cassinard devenait radieux à vue d'œil.

## IX

L'an dernier, je passais à Dieppe. Un grand écriteau attira mes yeux.

Il était placardé sur un chalet et on y lisait :

CASSINARD,

*ancien restaurateur de Paris.*

## TABLE D'HOTE

*à six heures précises.*

## XII. — L'OURS

### ÉLÉGIE PARISIENNE

L'autre soir, les girandoles de gaz découpaient leurs pyramides de feu sur l'obscurité du boulevard. Les voitures roulaient en éclaboussant les badauds sur le pavé de la rue Le Pelletier.

On entendait glapir la voix aigre des décrotteurs invitant à d'économiques ornements les piétons à qui l'équilibre de leur budget n'avait pas permis le luxe d'une voiture.

Et, — s'efforçant d'agiter en style Restauration les grelots vides d'une gaieté factice, — la bande des habits noirs se dirigeait, diaprée de pierrots blancs et de bébés roses, vers la porte bruyante du bal de l'Opéra, lorsque, passant par là d'aventure, j'aperçus de loin sur le trottoir un ours de superbe encolure.

Un ours ! avec un pelage noir et des yeux en verre ! Cela fut toujours réputé pour le plus joyeux de tous les animaux en matière de travestissement.

Pourquoi donc à cet aspect sentis-je mon cœur se serrer ? Pourquoi une larme fut-elle sur le point de monter à ma paupière ?

O vingt ans ! ô printemps ! ô souvenirs !

Pourquoi ? Je vais vous le dire.... et vous rirez si vous voulez.

C'était un premier amour.

Était-elle jolie ? Est-ce que je me le rappelle ! Était-elle digne d'être aimée ? Est-ce que je pouvais en juger !

C'était un premier amour.

On a, lors de la vingtième année, de ces grâces d'état qui vous font passer, sans les voir, auprès des réalités, préoccupé qu'on est d'un idéal ridicule et sublime. On a de ces croyances qui sont l'ivresse du cœur. Tout est rose d'abord ; puis le dégoût pour la fin. Mais est-ce qu'on prévoit que cela finira jamais ?

Elle... — l'adorée de mes illusions naïves, — elle m'avait répondu : *Toujours !* lorsque je lui avais parlé d'avenir.

*Toujours* m'avait semblé un serment tout naturel. A ces âges-là, on croit à l'éternité des roses !

Si bien que je m'étais pris à placer sur ce songe tout ce que j'avais en moi de bon et de vrai. Si bien que je m'étais fait un poème de cette prose. Si bien que ce fut une douleur, une véritable douleur, une douleur poignante, horrible, comme les douleurs qui n'ont jamais servi, quand, un matin, je reçus une lettre sèche, froide, quasi-officielle, qui me jetait en deux lignes ces deux blasphèmes :

*« A dieu !... Oubliez !... »*

Ce que je fis d'abord, je ne m'en souviens plus bien nettement.

Je partis sans but, sans idée. Je marchai à travers les rues d'abord, à travers les champs ensuite. Je rencontrai la Seine et je me penchai pour mesurer la profondeur de cette bourbe liquide.

Je trouvai des arbres, et chaque branche me paraissait s'allonger vers moi comme pour me tendre le suicide.

Malédiction, incohérences, sanglots, irrésolutions, ce fut toute ma journée. Une journée épuisante, lâche, absurde, lamentable.

Combien de chemin parcourut ainsi mon novice désespoir ? Deux, trois, cinq lieues ; plus peut-être. Quel itinéraire me ramena, à mon insu, vers mon point de départ ? Comment me trouvai-je, le soir, brisé, crotté, honteux, dans les environs du quartier qu'elle habitait ? Comment passai-je auprès d'une boutique devant laquelle je m'arrêtai ? Comment une résolution soudaine me traversa-t-elle la pensée ? Comment entrai-je ?...

Je vous répète, encore une fois, que je ne me souviens plus.

La boutique était celle d'un costumier.

Vous savez ! La Morgue du plaisir !...

Je n'ai jamais rien connu de plus navrant dans son appareil carnavalesque que ce vestiaire dénudé des joies selon la formule.

D'ordinaire la scène se passe dans un magasin à louer, nu, froid, grelottant l'abandon. Tout autour on a tendu des draps blancs qu'on prendrait pour des suaires. Sur les draps sont attachés de distance en distance les funèbres oripeaux.

Tout cela pend, se laisse aller, retombe sur soi-même ; les plumets des casques, le satin des vestes soutachées de clinquant, les jambes des

pantalons de velours, éraillés au genou et jalonnés de rubans qui en dissimulent les accrocs.

Tout cela prend des poses désespérées et semble, demandant grâce à la pratique, vouloir lui crier :

« Regarde ! nous n'en pouvons plus ; nous sommes laids, éreintés, déformés ; regarde, voilà comme tu seras toi-même demain !

Si nous te racontions l'histoire de tous les niais qui ont gigoté dans nos défroques, tu reculerais épouvanté et rebuté.

Va-t'en vite d'ici et laisse-nous reposer en paix ! »

Ainsi parlent les loques éplorées, le long des murailles qu'éclaire sinistrement la lueur fausse d'une lampe à bout de forces.

Ainsi s'offrit à mes regards la boutique dans laquelle j'avais pénétré.

Mon premier mouvement fut un mouvement de recul, et déjà, revenu à moi, je cherchais à gagner la porte, quand une grosse femme, — l'araignée du lieu, — s'élança pour me barrer la route.

— Monsieur désire un costume ?...

— Je...

— Nous avons tout ce qui se fait de mieux. Des mousquetaires bons comme neufs qui nous viennent du théâtre de l'Ambigu... Des titis en soie, tout ce qui se porte...

— Pardon...

— Allons ! je sais ce qu'il faut à monsieur. Monsieur a envie de s'amuser... Hé ! hé ! il faut que jeunesse se passe. J'y suis allée, moi aussi, dans mon temps, au bal de l'Opéra.... Eh bien ! je vais donner à monsieur quelque chose de tout à fait unique.... un ours blanc de premier choix.... avec une ficelle sous le cou pour faire bâiller la mâchoire. Avec cela, monsieur produira un effet.... Hé ! hé !... On n'a de bonheur ici-bas que celui qu'on se donne...

Ce disant, la commère était allée chercher dans un coin tout ce qui composait l'ours blanc annoncé.

Blanc ! il l'avait été, avant que son pelage fût resté aux ronces du chemin.

Mais la marchande, ne me laissant pas le temps de me reconnaître, et devinant à mon embarras la timidité qui me paralysait la langue :

— Voyons ! ce sera quinze francs parce que c'est vous... Et ne me marchandez pas... Vous serez le plus cocasse de tout l'Opéra...

Surtout n'oubliez pas qu'en tirant la ficelle la tête bâille... Allez dans l'arrière-boutique vous, habiller... Je garderai vos effets en nantissement... Mais allez donc ; voilà que c'est une heure et je vas fermer !...

Elle avait raison, la femme aux costumes ! Ne fallait-il pas que je m'amusasse ? Ne fallait-il pas m'étourdir pour oublier ?....

Quand je sortis, j'avais endossé l'ours blanc !

Non, personne, — à moins de l'avoir éprouvé, — ne peut savoir ce qu'éprouve le citoyen qui, pour la première fois, se trouve en semblable toilette dans une rue de Paris.

Me mouvant avec peine, je n'avançais que pas à pas sous cette toison qui ballottait en m'entravant. Je voyais difficilement ma route par les deux fentes ménagées dans le carton postiche. J'étouffais sous ce masque d'espèce trop particulière...

Je voulus retourner... La boutique était close.

Tant pis ! Soyons gai, soyons gai...

Je me dirigeai vers l'Opéra.

Honni, interpellé, repoussé, suffoqué, abruti, je rebondissais de main en main, de lazzi en lazzi. La sueur perlait à mon front. La honte m'étranglait.

Je ne trouvais ni un mot à répondre ni un moyen pour m'échapper.

Et les lazzi de pleuvoir de nouveau, et les mains de me tirer en tous sens.

« Ohé ! l'ours.... l'ours, ohé !... »

Tout à coup...

Je ne me trompais pas... Le domino qui, au fond du couloir, avait un instant ôté son masque mal affermi, c'était *elle* !... elle, au bras d'un monsieur cravaté de blanc...

Misère de moi !...

Je m'étais élancé.... fou, oui, fou, en criant :

« Infamie !... »

Un hurrah salua mon geste et mon cri : « L'ours parle... Bravo l'ours !... Elle est superbe d'imitation, la scène de jalousie... Vive l'ours !.... l'ours en triomphe !... »

Quant à elle, après m'avoir toisé, elle était partie d'un éclat de rire strident.

Ah ! ah ! ah ! Je devais être, en effet, hideusement drôle, moi, l'Othello de tréteaux, avec mon visage blême, mes exclamations tragiques et ma tête de carton, — l'horrible tête, — sous le bras.

« Ah ! ah ! ah ! »

Cette fois, c'était lui, le monsieur à la cravate blanche ; mais, d'un revers de main, je lui cinglai le visage...

« Bravo, l'ours ! » vociféra la galerie avec un redoublement d'enthousiasme.

Trois heures après, on me remportait mourant et traversé d'un coup d'épée. Je suis revenu du coup d'épée, parbleu !

Mais de ma première déception, je n'en reviendrai jamais, et quand je pense encore à elle...

Hier au soir, les girandoles de gaz découpaient leurs pyramides de feu sur l'obscurité du boulevard.

La bande des habits noirs se dirigeait, diaprée de pierrots blancs et de bébés roses, vers la porte bruyante du bal de l'Opéra, lorsque, passant par là d'aventure, j'aperçus de loin sur le trottoir un ours de superbe encolure.

Un ours, avec un pelage noir et des yeux de verre, cela fut toujours réputé pour le plus joyeux de tous les animaux en matière de travestissement.

Pourquoi donc, à cet aspect, sentis-je mon cœur se serrer ? Pourquoi une larme fut-elle sur le point de monter à ma paupière !

O vingt ans ! ô printemps ! ô souvenirs !

Pourquoi ? Je viens de vous le dire... Et maintenant, riez si vous voulez !

## XIII. — L'ART DE MENTIR EN SOCIÉTÉ

### PRÉAMBULE.

Parmi les exemples de la grammaire latine de ce bon sieur Lhomond, il en est un que je me rappelle avoir été jadis condamné à copier cinq cents fois par la vindicte d'un de mes professeurs.

Je me vois encore alignant sur le papier blanc ces mots cruels :

« *Turpe est mentiri... Il est honteux de mentir... Il est honteux de mentir... Il est honteux démentir...* »

Plus quatre cent quatre-vingt-dix-sept *et cætera* !

Si bien que, — grâce à ce pensum impitoyable sans doute, — la maxime qui en faisait le sujet s'était gravée dans ma cervelle à des profondeurs vraiment extraordinaires.

Si bien aussi que, naïf, j'entrai dans l'existence mondaine avec l'illusion charmante de n'y rencontrer, sous aucune forme, ce verbe que j'avais été condamné à proclamer tant de fois honteux.

Mais, hélas ! les illusions sont faites d'une étoffe qui dure peu aux frottements de la vie, — et j'ai acquis depuis cette fâcheuse certitude que toute relation serait impossible, si la sagesse des nations n'avait eu soin de rédiger un code de l'hypocrisie que je me permettrai d'appeler l'*Art de mentir en société*.

Art fécond ! art multiple ! qui a ses règles, ses principes et ses formules toutes faites, dont, s'il ne vous déplaît pas trop, nous pourrions passer en revue les principaux spécimens.

Vous consentez,

### CHERS LECTEURS.

Et tenez, justement, je viens, à votre intention, d'user traîtreusement d'une des formules notables de ce répertoire imposteur.

*Chers lecteurs !*

Vous n'ouvrez pas un livre sans la retrouver, cette apostrophe souriante et amicale.

Chers lecteurs par-ci, chers lecteurs par là ! On dirait l'intimité de l'âge d'or. Mais traduisons à cœur ouvert, et nous aurons :

*Chers lecteurs !* — Phrase banale, politesse dont tous les auteurs se servent pour amadouer le public et tâcher de faire vendre le plus d'exemplaires possible de leurs ouvrages.

Ce qui n'empêche pas l'écrivain de se supposer, en son for intérieur, plus spirituel, plus intelligent, plus fort que celui qui le lit.

Que le cher lecteur essaye, pour s'en convaincre, de proclamer l'œuvre mauvaise, et il verra. Ou plutôt qu'il consulte l'histoire littéraire.

Tout ce qui tient une plume a passé sa vie à se plaindre de l'ignorance, de l'indifférence, du béotisme de son siècle.

Tout ce qui ne tient pas une plume a passé sa vie à récriminer contre l'excentricité, la dépravation et la présomption des gens de lettres.

Malgré quoi, le *chers lecteurs* n'en continuera pas moins, jusqu'à l'heure du jugement dernier, à sceller d'un baiser Lamourette cette affection si drôlement partagée !

## L'HONORABLE PRÉOPINANT.

Un orateur a pris la parole.

Qu'il s'agisse de politique, d'acclimatation ou d'autre chose, peu importe.

Un second orateur succède au premier.

Il est furieux. Il tonne.

Dans les replis de sa conscience, il pense, à propos de son antagoniste :

« Cet homme-là n'a pas le sens commun !

Il n'a dit que des sottises. Il les a dites dans un style pitoyable.

Pour défendre une pareille thèse, il faut n'avoir ni sentiment du juste, ni sentiment du vrai... »

Voilà ce que le second orateur, — neuf fois sur dix, — pense *in petto* du premier ; — encore ai-je soin de gazer plusieurs appréciations, plus montées en couleur.

Mais l'habitude de la formule l'emporte sur la colère, — et le second auteur, arrondissant les bras, souriant des yeux, souriant des lèvres, a laissé tomber ces mots :

« *L'honorable préopinant !...* »

Il faut bien sauver les apparences !

## CROYEZ A TOUS MES REGRETS.

Conclusion par laquelle se termine toute lettre de refus.

Si c'est le refus d'une invitation à dîner, l'auteur de la lettre s'est dit :

« Aller chez les Bonnardel !... des gens qui nous font boire du vin au litre en guise de Pomard !... »

Sans compter qu'on rencontre chez eux une société !... Vous ne m'y prendrez plus, les Bonnardel, à vos dîners d'empoisonneurs, à vos whists léthifères, à vos morceaux de piano grattés par mademoiselle votre fille ! vous ne m'y prendrez plus...

« Mais *croyez à tous mes regrets.* »

Si c'est le refus d'une demande de place, le protecteur a sonné le garçon de bureau.

« Joseph, vous avez bien vu ce petit monsieur qui est venu l'autre jour... Eh bien, Joseph, s'il se représente jamais et que vous le laissiez entrer, je vous prive de gratification à la fin de l'année... Ces solliciteurs !... des intrigants qui vous harcèlent ! des intrus qui viennent on ne sait d'où... Allez Joseph ! »

Et Joseph est allé... et le protecteur a écrit au petit monsieur en le priant de *croire à tous ses regrets*, — de ne pas l'avoir mis à la porte le premier jour, sans doute !

## JE SENS TROP MON INSUFFISANCE POUR.

Un académicien est mort.

Un autre a pris sa place.

Cet autre, au préalable, a fait trente-neuf visites pour solliciter l'honneur de succéder au défunt, a mis en œuvre tout ce qu'il avait de relations pour prouver qu'il méritait mieux qu'homme de France le fauteuil vacant.

Arrive le jour de la réception solennelle.

A part lui, le néophyte murmure :

« Immortels qui m'écoutez, voici la première fois, depuis bien longtemps, que vous avez réussi un choix aussi intelligent.

Ma présence va faire rejaillir sur votre corps un éclat dont il avait grandement besoin. Car, entre nous, mon prédécesseur ne me venait pas à la cheville... »

Mais tout haut l'orateur n'en déclame pas moins :

« Appelé à l'honneur, moi, ciron, de remplacer un géant, *je sens trop mon insuffisance pour... »*

Encore un qui, — dans la confection du dictionnaire, — pourra apporter un précieux contingent pour l'explication du mot : *Faux bonhomme !*

## VOUS DEVRIEZ ENTRER AU THÉÂTRE.

C'est un jeune homme qui s'essaye ou une demoiselle qui grasseyé.

*Il* ou *elle* a déclamé, — dans un salon, — un fragment d'Alfred de Musset.

Tout le monde a bâillé à cet écartèlement du grand poète.

Mais, le supplice achevé, chacun de se précipiter vers *lui* ou *elle* :

« Ah ! monsieur !... ah ! mademoiselle !... quel talent !... *Vous devriez entrer au théâtre !... »*

Seulement dites-leur auquel vous entrerez, pour qu'il n'y aillent jamais !

## VOUS PARTEZ DÉJÀ !

Tout bas :

« Ces Grimblets ... on les invite à venir passer une journée à la campagne, et ils s'installent chez vous comme à l'auberge.

On n'a jamais vu de pareils parasites !... Impossible de s'en débarrasser !... Une glu ! »

Tout haut :

« Comment ! chers amis ! Vous retournez à Paris jeudi... Nous qui étions si heureux de... Comment ! *vous partez déjà !* »

## CONCLUSION.

Je pourrais continuer, — car il a des centaines de chapitrés, *l'art de mentir en société.*

C'est lui qui appelle une marâtre *belle-mère*, une affreuse servante *bonne*, une séance de musique opiacée *concert spirituel*, — et ce qui s'ensuit.

Mais je craindrais d'abuser de vos moments, — ce qui veut dire que je les trouve admirablement employés à m'écouter. Je m'arrête donc en

réclamant votre indulgence, — formule consacrée par ceux qui croient n'en pas avoir besoin.

## XIV. — L'ENVERS D'UNE DISTRIBUTION DE PRIX

Les journaux sont, chaque année, remplis de détails plus circonstanciés les uns que les autres sur la cérémonie de la distribution des prix du concours général.

Il semblerait donc qu'après toutes ces prolixités, il ne reste plus rien à dire sur un semblable sujet. Nous nous permettons pourtant d'être d'un avis diamétralement opposé, et nous espérons parvenir, sans trop de peine, à vous rallier à notre opinion.

De quoi s'occupent, en effet, les feuilles qui rendent compte de ces solennités ? Du côté extérieur, purement extérieur. A notre humble sens, c'est, au contraire, le côté intime qui offre seul un réel intérêt. Etant donnée une assemblée aussi nombreuse et aussi hétérogène, pouvoir lire, à cerveau ouvert, dans toutes ces têtes, et savoir quelle est la pensée de chacun pendant que l'on procède, suivant le rite accoutumé, à la grande revue des lauréats, ne serait-ce pas là une curiosité digne de charmer les observateurs ?

Or, c'est précisément à ce travail que nous nous sommes livrés à votre intention, en nous aidant de la baguette magique que le Diable Boiteux légua aux fantaisistes, ses modestes héritiers.

Nous allons avoir l'honneur de vous en soumettre les résultats, que nous croyons pouvoir certifier conformes à la vérité.

Inutile de vous décrire le lieu de la scène.

Tout le monde connaît la salle de la Sorbonne, ne fût-ce que par les ouï-dire annuels de la presse. Nous commencerons en conséquence sans autre préambule la symphonie de monologues dans laquelle chacun fait sa partie, suivant son tempérament, sa situation et ses idées propres.

Bien entendu, il s'agit d'un chant à bouches closes, et toutes les variations ne sont exécutées que mentalement par les assistants.

## LE MONOLOGUE DU GARDE DE PARIS.

Quatre heures de planton !...

Cocotte en piaffe d'impatience et je m'en engourdis de fatigue. N'empêche pas qu'ils sont gentils, ces régiments de mioches... Si tant seulement j'obtenais du colonel la permission d'épouser Mamzelle Françoise et que nous ayons un jour un gamin qui morde au travail... Avec les économies de la femme, vu qu'elle a toujours servi dans une bonne maison et qu'elle n'est pas manchote pour la danse du panier... D'autre part, ma masse et ce que je gagnerais une fois à la retraite, on aurait tout de même de quoi pousser le bambin dans la direction de l'école Saint-Cyr !.... Et peut-être bien qu'à mon tour je viendrais dans cette bicoque-là lui voir poser sur le front un tas de couronnes qui... Coquin ! Rien que d'y penser... Plaît-il, brigadier ?... Un jour de salle de police pour avoir laissé entrer par la porte de droite les voitures qui doivent prendre la file à gauche... Merci, brigadier... En attendant le rêve, voilà pour la réalité !...

## II

### LE MONOLOGUE DE L'OUVREUSE DE PORTIÈRES.

J'adore les enfants, moi... Une fois par an.

Le jour où leurs lauriers empêchent les parents d'être avarés.

## III

### LE MONOLOGUE DU PROFESSEUR CHARGÉ DES DISCOURS LATINS.

L'avant-dernière phrase de mon exorde contient-elle ou ne contient-elle pas une amphibologie ? Quicherat et Lhomond assurent que l'on trouve des exemples de cette construction dans Suétone ; mais, d'autre part, le *Thesaurus* est muet...

*Quamobrem, juvenes alumni, ex omnium gentium consensu...*

J'aurais peut-être bien fait de remplacer *quamobrem* par *quoque quum ita sint*, qui est d'une consonnance plus satisfaisante pour l'oreille... Mais il est trop tard, je m'embrouillerais si je faisais des ratures...

Charmante ma périphrase pour désigner la photographie... *Speculum memor*... Un miroir qui se souvient !...

Malheureusement, c'est toujours cette malheureuse amphibologie qui me tourmente... On ne sait pas si *litteras* est le sujet ou le régime !... Quicherat, à la vérité... mais le *Thesaurus* ...

#### IV

### LE MONOLOGUE DU MASSIER DE L'ÉCOLE DE DROIT.

J'ai eu beau le recommander, on a oublié de passer les Tables de la Loi au blanc d'Espagne !...

#### V

### LE MONOLOGUE D'UN LAURÉAT RICHE.

Un fusil à deux coups et une veste de chasse pour l'ouverture, cette année... Sans compter les cadeaux de mes deux oncles, de ma tante, de mes cousines, du beau-frère de Clara, de...

#### VI

### LE MONOLOGUE DU LAURÉAT PAUVRE.

M. Piédeloup m'a prévenu qu'il ne voulait plus me garder à bourse entière, puisque je n'avais que des seconds prix. Il exige que ma famille me fournisse l'habillement...

Comment ?.... quand on n'a pas seulement à la maison de quoi se vêtir !... Papa me battra lorsque je lui annoncerai cette nouvelle...

#### VII

### LE MONOLOGUE DU MAÎTRE DE PENSION.

Je crois ma réclame de cette année assez joliment tournée. Tous mes confrères en mourront de jalousie...

Nous disons que je l'ai envoyée à *la Presse*, à *la Patrie*, au *Siècle*, où elles paraîtront ce soir et demain matin.

« L'institution Piédeloup, connue aussi bien pour ses succès sans rivaux que pour la supériorité de la nourriture qu'y trouvent les élèves, s'est encore surpassée cette année. »

Cet amalgame de la question intellectuelle et de la question matérielle est d'une habileté consommée.

« Le jeune Cardonnet, qui a obtenu deux prix au concours de la classe de seconde, première division, appartient à cette institution, qui en outre a obtenu quatorze nominations et continue à exclure scrupuleusement de son hygiène les farineux, dont abusent tant de maisons sans vergogne. »

Ce dernier trait porte droit et écrasera les concurrents. Il me tarde que la cérémonie soit finie pour lire les numéros des journaux dans lesquels...

Ah ! mon Dieu !... quel malheur !... J'ai oublié *le Constitutionnel* dans ma liste !

## VIII

### LE MONOLOGUE D'UNE MÈRE COMME IL Y EN A TOUJOURS ASSEZ.

Mon châle de guipure fait sensation.

J'aurais peut-être mieux fait de mettre mon chapeau rose. Pourtant le bleu me sied... Je ne sais pas pourquoi Gaston s'obstine à me faire des signes... Tous les regards se dirigent sur moi... Comme c'est amusant !... Un grand fils qui commence à avoir de la barbe... Les jeunes gens sont aujourd'hui d'une précocité...

Elle est magnifique cette robe de moire... Après cela, on peut croire que je suis mariée à un veuf et que ce n'est que mon beau-fils !...

## IX

### LE MONOLOGUE D'UNE MÈRE COMME IL N'Y EN AURA JAMAIS TROP.

Cher enfant ! Comme il a l'air joyeux ! Comme il brille au milieu de tous ses camarades !

C'est lui le plus beau. Oh ! oui, le plus beau ! Pourvu que la chaleur ne le rende pas malade. Il est si délicat.... comme son pauvre père, qui serait bien heureux s'il était là, près de moi, pour voir son triomphe.

Qu'il est grand !... Il dépasse de la moitié de la tête tous ceux de son âge !... Cette croissance rapide doit le fatiguer. Je veux qu'il se repose, à la campagne, pendant toutes les vacances. C'est lui qu'on appelle... Eh bien, oui, je pleure... Mais ces larmes-là sont douces.

Mon cher démon !... Mon cher ange !...

## X

### LE MONOLOGUE DE L'ÉTRANGER.

Je n'ai pas compris le discours latin... Je n'ai pas compris le discours français... Je ne connais personne en France... Mais c'est très-intéressant !

## XI

### LE MONOLOGUE D'UN QUINQUAGÉNAIRE.

Comme ça nous repousse !

Je me vois encore collégien, montant sur l'estrade pour embrasser Casimir Périer qui était venu par extraordinaire assister à la distribution.

J'étais si maigre que mes camarades m'appelaient l'asperge... Et je pèse cent quatre vingt-dix-neuf !...

## XII

### LE MONOLOGUE DE L'INSPECTEUR QUI PROCLAME LES PRIX.

J'en serai encore pour une extinction de voix.... comme l'année dernière.

## XIII

### LE MONOLOGUE D'UN STATISTICIEN.

Il faudra que je calcule combien il doit falloir de maroquin pour relier les volumes distribués dans le mois d'août sur toute la surface des 89 départements.

#### XIV

##### LE MONOLOGUE D'UN DES MUSICIENS DE L'ORCHESTRE.

Un bock, mon Dieu, un bock !

#### XV

##### LE MONOLOGUE D'UN COCHER DE FIACRE.

Tout ça c'est tricher l'administration...

Leurs prix, ça fait des colis qui ne payent pas parce qu'on les garde sur les genoux !

#### XVI

##### LE MONOLOGUE D'UN RAMASSEUR DE BOUTS DE CIGARES.

Quand je pense que j'ai eu, moi aussi, un prix de thème grec en 1824 !...

## XV. — VOUS L'AVEZ CONNU

Oh ! certainement vous l'avez connu, — car on le trouve partout.

C'est un type.

Moi, je ne le connaissais pas, — mais je l'ai rencontré cette semaine, avant-hier, chez un ami qui traitait quelques personnes.

Comment il avait été invité, ce qu'il fait, je l'ignore.

Ce que je sais, c'est que le hasard — avant le dîner — l'ayant placé près de moi dans le salon de campagne où nous attendions le signal de l'appétit, la conversation s'engagea par mégarde :

— Monsieur est journaliste ? m'a-t-on dit.

— Oui, monsieur

— Une bien jolie profession.

— Vous êtes trop bon.

— J'ai beaucoup connu un journaliste comme vous, qui écrivait dans le temps... C'était vers.... attendez donc.... vers... Ma foi, je ne me rappelle pas au juste... Il était attaché à la rédaction d'une feuille qui depuis a cessé de paraître... Elle se nommait... C'est singulier comme on oublie... Elle se nommait... Vous n'en êtes pas encore là, mais vous verrez quand vous aurez mon âge... Comme ça file !... Elle se nommait... Quand je pense que j'ai eu à quatorze ans le prix de mémoire... Elle se nommait la.... non.... le... Enfin, n'importe ! Tout ce que je me rappelle, c'est que les bureaux... Vous ne devez avoir connu que cela... Les bureaux étaient dans la rue.... dans la rue... une petite rue qui tourne... Mon Dieu ! j'y suis allé plus de dix mille fois... Une petite rue... Vous la voyez d'ici, j'en suis sûr... Le nom me reviendra tout à l'heure... C'était du reste un très-charmant garçon.

— Le dîner est servi ! exclama la voix d'un domestique.

Et nous passâmes dans la salle à manger.

Je me croyais délivré.

Le hasard devait se montrer inexorable.

En prenant place devant le couvert que m'attribuait une pancarte manuscrite, j'aperçus mon causeur qui était déjà installé sur la chaise voisine.

— Ah ! fit-il avec un sourire, voilà une bonne fortune dont je suis ravi... Nous pourrions continuer la conversation.

— Vous êtes trop bon.

— Vous verrez, le nom va me revenir tout à l'heure... Diable de rue ! Je ne connais que ça...

— Oui, balbutiai-je à tout risque en humant une cuillerée de potage.

— Des pâtes d'Italie, remarqua mon voisin. Il s'en fait une consommation, monsieur, dont je suis sûr que vous n'avez pas idée.

— En vérité !

— Il y a des gens qui y ont gagné des fortunes colossales... Un, entre autres... Je l'ai beaucoup connu... Il était du département de... Non, ce n'était pas lui, je confonds avec un autre commerçant... Lui était du département... Ma foi, le département m'échappe pour le moment... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a une usine montée à... à... Aidez-moi donc ! un endroit charmant, tout près de Paris... On y mange des fritures.... Ah ! monsieur, quelles fritures !... C'est connu comme le loup blanc... à... C'est singulier comme on oublie... Vous verrez quand vous aurez mon âge... A... Lorsque j'avais le vôtre, on me l'aurait dit que je ne l'aurais pas cru... A... Enfin, n'importe ! cela va me revenir.

— Ces messieurs veulent-ils du saumon ? intervint le domestique.

Le saumon avait opéré une diversion.

Je pus attaquer ce poisson estimable en silence.

Mais la conversation générale qui succède toujours au potage venait de s'engager.

— Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de la Pologne ? demanda quelqu'un.

— Je crois à la guerre, fut-il répondu.

— Cependant si Gortschakoff...

— Mais l'Angleterre...

— Ces pauvres Polonais..., pendant ce temps-là...

— Oui, monsieur, me glissa mon voisin à l'oreille. C'est bien le mot : ces pauvres Polonais ! Je sais cela mieux que personne, moi qui ai beaucoup connu un réfugié qui avait servi dans l'insurrection de 1831.

— Ah ! ah ! acquiesçai-je par contenance.

— Du reste, il a fait parler de lui jadis... Vous devez même l'avoir entendu citer... Il s'appelait... Sapristi ! c'est trop fort !... Je le vois encore

comme je vous vois... Des moustaches blondes... Non.... je crois qu'elles étaient noires... ou châtaines... Enfin, n'importe.

— En effet.

— Il s'appelait donc, comme je vous disais... Il n'y a pas à dire, ce soir je suis brouillé avec les noms... Mais cela va me revenir... Donc, pour vous en finir, il me raconta une fois que nous dînions chez Véry... Est-ce bien Véry qui est dans la galerie... dans la galerie... Pas du tout ! J'y suis maintenant... C'était à l'inauguration de ce fameux restaurant du boulevard, qui a depuis fait de mauvaises affaires... Vous savez bien... Le restaurant... Non, je suis sûr que vous vous imaginez que je le fais exprès... Vous verrez quand vous aurez mon âge... Le restaurant... Aidez-moi, je vous en prie.

— C'est que...

— Enfin, cela me reviendra... Pour vous en finir, voici ce qu'il me raconta. C'était au début de l'insurrection.... ou plutôt au milieu, car on avait déjà... Je ne suis même pas certain que ce n'était pas à la fin... C'est un détail... Un jour, un corps de cavalerie polonaise.... des lanciers, autant que je me rappelle.... Permettez, je me trompe... Des hussards... Pas du tout... Il s'agit d'un corps d'infanterie... Des faucheurs... A moins que...

L'important à savoir pour ce qui va suivre, c'est que ce corps était commandé par le célèbre... Ah ! mon Dieu ! un martyr de la sainte cause... le célèbre... je l'ai beaucoup connu aussi... qui depuis a été tué... ou est mort d'une maladie, je ne me souviens pas exactement... le célèbre... Tenez, voyez-vous, monsieur, dans ces moments-là je me battrais... Le célèbre... Avouez que j'ai l'air de le faire exprès... Enfin, n'importe !

— La salade, fit le domestique.

Il avait raison, le domestique.

C'était bien la salade. Ahuri, tympanisé, j'avais mangé sans même avoir eu conscience de ce que je mangeais.

Le repas avait cependant suivi sa marche.

Les dialogues devenaient plus bruyants.

Et, pour me soustraire aux obsessions, je crus pouvoir recourir à une diversion.

— A propos ! m'écriai-je, vous savez qu'on monte un drame nouveau ?

— Ah ! monsieur, le théâtre ! j'en raffole, sursauta mon voisin, sans me laisser le temps d'achever. Quelle charmante distraction !

— Il est vrai.

— Mais aujourd’hui ça n’est plus cela... Moi qui vous parle, j’ai connu toutes les célébrités passées.

— Vous êtes bien heureux, monsieur.

— Mais celle que j’ai préférée parmi les actrices, c’était... j’ai été très-lié avec elle... la si admirable mademoiselle... Oh ! voilà qui est trop violent !... une enfant que j’ai vue pas plus haute que cela... La regrettable mademoiselle... Elle n’avait pas sa pareille dans la comédie.

— En vérité !

— Non, je me trompe, dans le drame.. Mon Dieu ! mon Dieu !... mademoiselle, mademoiselle.... Cela va me revenir... Elle débuta dans un petit théâtre qui est démoli à présent et qui avait une grande vogue alors... ; on le nommait le théâtre des.... des.... quelque chose comme *Frivolités*... *Futilités*... *Récréations*... ce n’est pas tout à fait cela, le théâtre des *Distractions*, des *Amusements*, des... Non ! vous avez beau dire, je parierais, mille francs que vous vous figurez que je le fais exprès... Des... Enfin, n’importe ! Ce que je me rappelle comme si j’y étais, c’est la première pièce dans laquelle elle joua ; elle m’avait donné des billets de galerie... Permettez, des orchestres... Pas du tout, où ai-je la tête ? c’était une loge, j’avais des dames avec moi.... c’est-à-dire pas ce soir-là.... car j’y suis retourné trois fois... Enfin, n’importe !... La pièce avait pour titre.... on l’a copiée des millions de fois depuis... Pour titre.... vous devez l’avoir vu reprendre... Comment donc ? aidez-moi ! la *Fille de ...* la *Demoiselle du ...* la *Fiancée des ...* Non ! vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce que je souffre... Mais, n’importe ! Au lever du rideau on voyait un chœur de paysans. Etaient-ce des paysans ?... je crois bien que c’étaient des matelots... ou plutôt... C’est trop fort ! il n’y a pas trois jours que je la racontais d’un bout à l’autre à l’un de mes neveux qui est comme vous : il ne peut pas croire que je ne le fais pas exprès, car il est jeune. Enfin, n’importe !... Le chœur donc...

— Ces messieurs ne passent pas au salon ? fit le domestique... Il y a une heure et demie qu’on a pris le café...

Eh bien, monsieur — ou madame — qui me lisez, cela dura ainsi jusqu’à minuit, dans le salon, sur la route, dans le chemin de fer.

En arrivant à Paris, je saute hors du wagon. Mais lui, me rattrapant :

— Trop heureux d’avoir rencontré un homme aussi charmant... Vous viendrez me voir, n’est-ce pas ?... Je demeure sur le boulevard... Sac à

papier ! vous allez voir que je ne me rappelle plus mon adresse. Il y a des jours... Le boulevard... vous savez bien où il y a un grand chocolatier... le boulevard... Non ! positivement, j'ai l'air de le faire exprès.... le boulevard.... cela va me revenir...

— Tant mieux ! vous me l'écrirez ! hurlai-je poussé à bout et sautant en voiture. Et déjà le véhicule roulait que je l'entendis encore me crier :

« Le boulevard... C'est singulier... mais vous verrez quand vous aurez mon âge !... »

N'est-ce pas, oh ! oui, n'est-ce pas, que vous l'avez connu ?

## XVI. — LE SPECTACLE DANS UNE CERVELLE.

La scène se passe dans la cervelle du sieur Lucien Boissonnet, jeune homme attiré dans une des villes d'eaux d'Allemagne par les funestes attraits de la rouge et de la noire.

Une foule de personnages vont et viennent, entrent et sortent, monologuent et dialoguent, s'apostrophent et s'interrompent sans aucun souci des règles de l'art dramatique.

Ce sont :

LES PÉCHÉS PLUS OU MOINS CAPITALS, traîtres du mélodrame :

LA RAISON, rôle sacrifié ;

L'AMOUR, personnage un peu secondaire ;

L'ESPÉRANCE, ingénue ;

Etc., etc., etc., etc.

La cervelle dudit sieur Lucien est meublée avec une simplicité tout universitaire. Ça et là quelques lambeaux de grec et de latin, quelques débris de baccalauréat, quelques formules administratives. Pas une idée neuve.

PREMIER ACTE.

AVANT.

L'ESPÉRANCE.

Enfin ! nous voilà donc sur le terrain de nos futurs exploits... Holà !... Boissonnet ! Réveillons-nous, mon ami.

LA PARESSE.

Hein ?... Plait-il ?... Où suis-je ?... Il est trop tôt pour me lever. Laissez-moi dormir.

L'ENVIE.

Dormir !... quelle plaisanterie !

L'ESPÉRANCE.

Dormir ! Tu ne te rappelles donc plus où tu es ?

L'AMBITION.

Dormir !... Est-ce que je dors, moi ?

LA PARESSE.

De grâce, nous sommes brisé. Nous avons une courbature dans tous les membres. Rien qu'un petit somme d'une heure !

L'ESPÉRANCE.

Une heure de perdue, quand la fortune nous attend, quand la roulette a déjà commencé ses fascinantes évolutions !

L'ENVIE, L'AMBITION, L'AMOUR, LA GOURMANDISE, *en chœur*.

La roulette !... Dépêchons ! dépêchons !

LA PARESSE.

Qui est-ce qui a parlé de roulette ?... Ah ! oui, je me souviens ! nous sommes à Wiesbaden ! C'est donc cela que je me sens si fatiguée... Ces maudits chemins de fer auraient inventé l'insomnie si elle n'existait pas. (*Elle bâille.*) Aââh !... Non, vraiment, je ne refuse pas de me prêter à la circonstance ; la roulette a même pour moi des charmes ; mais vous pouvez bien m'accorder dix malheureuses minutes pour...

L'ENVIE, L'AMBITION, L'AMOUR, LA GOURMANDISE, *à la fois*.

Jamais ! jamais !

L'ESPÉRANCE.

Ce sont peut-être des monceaux d'or que nous coûterait ce retard. Plus de délai !

LA RAISON.

Arrêtez ! Pendant qu'il en est encore temps, je veux faire entendre ici ma voix

L'ESPÉRANCE.

Quelle est cette radoteuse ?

LE CHOEUR.

Assez ! assez !

LA RAISON.

Lucien, mon ami, écoute mes conseils. Leurs perfides insinuations t'égarent. Le jeu est de toutes les folies la plus redoutable.

L'ESPÉRANCE.

C'est la seule porte ouverte à l'imprévu, c'est la trésorerie du hasard.

LA RAISON.

Lucien, boucle ta malle, paye à l'hôtelier ce que tu lui dois pour douze heures de séjour, et reprends en hâte le chemin de Paris. Ce n'est point un pauvre employé comme toi qui peut lutter contre les caprices du sort.

L'ENVIE.

Employé ! !... Tu as, parbleu, bien fait de nous rappeler ce titre humiliant. J'ai assez souffert. Il me faut une revanche. Employé ! ! C'est à qui me bafouera. Les caricatures ont passé en revue tous mes travaux, tous mes revers, depuis la feuille de présence jusqu'au petit pain de mon déjeuner. Employé ! c'est-à-dire vexé par le commis principal, par le sous-chef, par le chef, par le directeur ! Toute la gamme des affronts ! Quand à cinq heures nous sortons du bureau sombre et écœurant, j'ai assez souvent suivi d'un œil de convoitise l'américaine fringante qui emportait quelque ancien camarade de collège ! J'ai assez porté de ces vêtements de confection qui sont la parodie de l'élégance et la vendetta du tailleur ! J'ai assez dîné à trente deux sous, trois plats au choix !...

### LA GOURMANDISE.

Oh ! oui !... oh ! oui !... D'abord, je le déclare, si l'on me violente davantage, je me jette dans les bras de la gastrite.

### L'ENVIE.

Pourquoi ne deviendrions-nous pas riche à notre tour ? N'avons-nous pas l'esprit de tout le monde ? Sommes-nous moins apte à croquer nos cinquante mille livres par an que tel usurier ou tel parvenu ? Boissonnet ! *Audaces fortuna juvat* ! Nous avons dans notre porte-monnaie cinq cents francs empruntés à un oncle, et dans notre portefeuille un congé octroyé par l'administration !... En avant ! Et nous serons riche.

### L'ESPÉRANCE.

Il a raison.

### LA RAISON

Je proteste contre cet abus de mon nom.

### L'ENVIE.

En avant ! Et nous nous reposerons du matin au soir !

## LA PARESSE.

Se reposer ! J'accepte avec transport. Se reposer !... Nous nous levons tout de suite. Vous allez voir de quoi est capable la Paresse pour un si noble but.

## L'AMOUR.

Lucien ! Songe aussi à moi... Tu sais bien, ta cousine Julie, la fille de ton cousin issu de germains qui a gagné un million dans les fournitures de gibernes.

## L'ENVIE.

Si ce n'est pas révoltant que les gibernes mènent à tout, quand l'esprit ne mène à rien !

## L'AMOUR.

Tu l'as vue cet hiver au bal donné par son père...

## L'ENVIE.

Et auquel il nous avait invité pour nous humilier !

## L'AMOUR.

Elle est belle comme Monna Lisa !... Si tu demandais aujourd'hui sa main, on te rirait au nez, mais que cette main soit pleine de billets de banque, je réponds du succès... Des billets de banque, il y en a par centaines, là-bas, sur le tapis vert.

## L'ENVIE.

Tu seras salué humblement par tous et envié à ton tour.

L'AMOUR.

Tu deviendras le mari de Julie.

L'AMBITION.

Peut-être maire de la commune, où tu achèteras un château.

LA PARESSE.

Moi, je me contenterai du droit de ne rien faire.

LA GOURMANDISE.

En dégustant quatre grands repas par jour.

LA RAISON.

Lucien ! On t'abuse !... Je te jure que...

L'ENVIE.

Regarde tes coudes râpés.

L'AMOUR.

Pense à elle !

LA PARESSE.

Trois cent soixante-cinq dimanches par an ! Calcule !...

L'ESPÉRANCE.

Victoire !... Nous partons pour la salle de jeu.

LA GOURMANDISE.

Comment ! sans manger un morceau ?... Enfin ! Nous nous rattraperons quand nous serons riche !

LA RAISON.

Hélas !

SECOND ACTE.

PENDANT.

L'ESPÉRANCE.

Le 31 n'est pas sorti depuis trois heures... Boissonnet, mets un louis sur le 31 !

LA RAISON.

Comme si la chance pouvait être soumise à des règles ! Lucien, tu perds déjà deux cents francs, partons !

L'ESPÉRANCE.

Deux cents francs, une misère ! Les premiers gains sont dangereux ; il vaut mieux commencer par une perte de bon augure.

L'ENVIE.

Regarde ce gros-major autrichien qui accumule devant lui les thalers ! Att-il l'air assez fier de son gain ! Un peu de patience, et nous le toiserons à notre tour, cet impertinent !

L'ESPÉRANCE.

La rouge gagne. Ne retire pas ! tu doubleras ton bénéfice.

## LA RAISON.

C'est ainsi qu'on se ruine !... Commence par sauver le peu que tu rattrapes !...

## LA PARESSE.

Moi, je vote pour laisser la somme sur la rouge... Cela nous épargnera la peine d'allonger bras.

## L'ENVIE.

Encore ce gros-major qui gagne !... Comme si une *série* semblable ne serait pas mieux placée dans le jeu d'un galant homme que dans celui de ce mastodonte !

## LA RAISON.

Il ne te reste que cent dix francs... Viens !

## L'AMOUR.

Ciel !.... cette comtesse brune ressemble d'une étrange façon à notre cousine Julie. La vois-tu ?... Elle se penche avec indolence au bras de son mari. Une lune de miel ! Julie se penchera ainsi à ton bras, si tu sais la conquérir... Joue !... joue !...

## LA RAISON.

Toujours perdu !... Tu n'auras pas bientôt de quoi dîner !

## LA GOURMANDISE.

Pas de mauvaise plaisanterie !... J'ai des tiraillements d'estomac à la Tantale... Je sollicite une intervention de comestibles.

## L'ESPÉRANCE.

Ne crains donc rien... Le 31 va sortir. D'un coup nous décuplons notre capital et nous rentrons dans nos déboursés. Je te promets du faisan à discrétion pour ce soir.

LA RAISON.

As-tu entendu cette détonation ? C'est un joueur malheureux qui vient de se faire sauter la cervelle.

L'ENVIE.

Un poseur qui a voulu une réclame dans les journaux !

LA VOIX DES CROUPIERS (*à la cantonade*).

Faites votre jeu, messieurs !

LA PARESSE.

Au fait ! pourquoi se déranger pour cela ?...

LA RAISON.

Ce spectacle ne te semble-t-il pas affreux ?...

L'ESPÉRANCE.

Le 31 sortira... je t'en réponds.

L'ENVIE.

30 !... Un point de plus et nous gagnions. C'est toujours le gros-major qui ramasse. Je le hais, cet homme.

L'ESPÉRANCE.

Double la mise !...

L'AMOUR.

Tout ou rien ! Si tu veux épouser Julie, il n'y a pas d'autre moyen...

LA RAISON.

Perdu !... Plus rien !... Pas même de quoi dîner !...

LA GOURMANDISE.

C'est impossible !... (*S'adressant à la Raison.*) Pourquoi l'as-tu laissé jouer ?

L'AMOUR.

Elle dit vrai. Tu devais nous empêcher. Voilà tous nos projets ruinés !

L'ENVIE.

Maudite soit ta faiblesse ! Nous retombons dans la bureaucratie avec cinq cents francs de moins.

LA RAISON.

C'est encore moi qu'ils accusent !... Je vous avais avertis, pourtant...

Voulez-vous maintenant me suivre ?...

TOUS.

Oui !...

LA RAISON.

Eh bien ! retournons à Paris sur-le-champ.

LA PARESSE.

C'est bien fatigant...

LA GOURMANDISE.

Surtout sans manger... Enfin !...

TROISIÈME ACTE.

APRÈS.

LA RAISON.

Trois semaines passées à vivre d'expédients !...

LA GOURMANDISE.

Si l'on peut appeler cela vivre !

LA RAISON.

Lucien.... quitteras-tu ces lieux maudits ? Tu as assez méconnu mon langage ! Après cette fatale journée où les cinq cents francs de ton oncle ont disparu, tu devais partir... Au lieu de cela, tu as continué... Lucien, tu marches à l'abîme. L'hôtelier ne veut plus te faire crédit, tu as tout vendu pour jouer... T'arrêteras-tu ?

L'ENVIE.

Non...

LA RAISON.

Silence, vous autres !... Vite une dépêche à Paris, mon ami ! On t'expédiera l'argent nécessaire à notre retour. Viens !...

L'ESPÉRANCE.

C'est une idée !... Je le mettrai sur le 31 !

## XVII. — LES CONFIDENCES D'UN AVEUGLE

Pour la première fois de ma vie, et probablement de la vôtre, cher lecteur, j'ai rencontré l'hiver dernier un homme satisfait de son sort.

Et, pour comble de surprise, cet homme était un aveugle !

Quelle leçon pour nous !

Aussi, désireux de transmettre à la postérité l'exemple d'une si touchante résignation, j'ai résolu de transcrire la conversation que j'eus avec ce phénomène de philosophie.

C'était dans une soirée.

Pendant que les femmes dansaient et que les vieux jouaient un écarté acharné, je m'étais retiré dans un petit salon, destiné aux causeries intimes.

Probablement parce que personne ne sait plus causer à notre époque, le petit salon était vide. Je me trompe. Un monsieur entre deux âges s'y tenait assis et immobile dans un fauteuil.

N'ayant pas l'embarras du choix, je pris un second fauteuil, et m'inclinant légèrement :

— Vous permettez, monsieur, que je me réfugie auprès de vous pour échapper à la cohue de cette fête ?

— Comment donc ! monsieur...

— Elle est charmante d'ailleurs Ces lumières, ces toilettes... Avez-vous remarqué notamment une jeune dame blonde, l'héroïne de la soirée ?

— Veuillez m'excuser, monsieur, mais je n'ai pu faire la remarque que vous me signalez. Je suis aveugle.

A ces mots seulement je m'aperçus que les yeux tout grands ouverts de mon interlocuteur avaient cette fixité propre aux malheureux affligés de cécité.

Et, tout honteux de la maladresse que je venais de commettre à mon insu :

— En vérité, monsieur... croyez que je suis désolé de ma question malencontreuse. J'ignorais.... je n'avais pas pris garde.... sans quoi...

— Ne regrettez rien, monsieur... Vous auriez tort de supposer que votre demande ait pu me causer une pénible sensation. Je suis aveugle, il est vrai ; mais, loin de gémir sur cette infirmité, j'en ai dès longtemps pris mon parti.

Si même je ne craignais de passer pour un chercheur de paradoxes, je vous avouerais que j'ai bien souvent envie de m'en féliciter.

Cette brusque profession de foi m'avait plongé dans un tel étonnement que je ne savais que répondre.

Mon interlocuteur s'en aperçut sans doute ; car, reprenant aussitôt :

— Je gage que vous ne me croyez pas. Vous vous figurez peut-être que je plaisante...

— Nullement..... je suis convaincu...

— Convenez donc que vous me trouvez étrange. Le ton de votre réponse en est pour moi une preuve convaincante. Nous autres, et c'est là un des premiers bénéfices de notre situation, nous sommes un peu devins par les oreilles.

— Puisque je ne puis vous le cacher, je confesse qu'à votre place je n'aurais probablement pas la même sérénité.

— A la bonne heure ! Eh bien, pour prix de votre franchise, je veux vous convertir... Vous souriez ?

— Moi !

— Je ne le vois pas, je le prévois.

— Décidément, on ne peut rien vous cacher.

— Rien, c'est trop dire. Beaucoup de choses m'échappent, mais je ne m'en plains pas, au contraire. On joue si souvent à qui perd gagne !

— Vous ne parleriez pas ainsi s'il vous était donné d'admirer la jolie blonde dont...

— Parbleu ! j'accepte la provocation sur ce terrain. C'est un commencement comme un autre. Les femmes ! anges de beauté ! joie du regard ! etc., etc. Je connais comme vous toutes les variations brodées sur ce vieux thème. Mais ne pensez-vous pas que cette beauté, plaisir des yeux, ait fait dans le monde plus de mal que de bien ?

— Cela dépend du point de vue.

— Point de vue pourrait passer pour une raillerie, si j'étais susceptible. N'importe ! pour l'aveugle la femme devient ce qu'elle devrait être pour tout le monde. Outre qu'il lui est loisible de les supposer toutes jolies, ce qui ne doit pas déplaire aux filles à marier, l'aveugle ne sacrifie pas, comme vous autres, l'utile au futile. Il ne s'enflammera pas pour un nez rectiligne, mais pour un cœur droit ; il n'épousera pas un profil, mais il s'unira à un dévouement ; il estimera peu la forme et beaucoup le fond ; il n'aimera pas un pastel, il aimera une femme. Quant aux conséquences du mariage, les

clairvoyants y échappent si mal que ce n'est vraiment pas la peine d'avoir deux yeux pour en faire un si mauvais usage.

— Bien défendu, ma foi, et sur ce chapitre j'admets le système des compensations. Mais l'art, par exemple...

— Oui, sans doute, un beau tableau est une chose précieuse. Cependant.... tenez, en ce moment même il y a, à ce que j'ai ouï dire, une exposition de peinture aux Champs-Élysées. Calculez les kilomètres de croûtes qu'il faut digérer pour le plaisir de savourer une grande œuvre, et, franchement, le mauvais ne fait-il pas payer le bon trop cher ? Pour ma part, je me passe gaiement de l'un en songeant à l'autre.

— Vous êtes satirique...

— Je suis véridique plutôt... L'architecture aussi est un art estimable. Mais lorsque j'entends les récriminations de mes concitoyens, pensez-vous, la main sur la conscience, que je puisse me désoler de ne pas voir vos chefs-d'œuvre parisiens : votre hôtel des ventes, bastion des commissaires priseurs, vos pains de sucre de l'église Sainte-Clotilde, vos maisons prétentieusement massives, vos boulevards dont la ligne droite est le plus court chemin du progrès à la décadence artistique ?...

— Le fait est que...

— Pour ce qui est de la musique, vous m'accorderez, j'espère, que nous la goûtons deux fois mieux que vous.

— Et la littérature ? objectai-je un peu décontenancé.

— La littérature se divise en deux branches : producteurs et consommateurs. L'aveugle qui veut être producteur a vingt chances pour ne pas commettre un livre plat comme ceux de... Les noms sont inutiles. Pour écrire, il lui faut le bras d'un autre, premier contrôle qui lui inspire une sage défiance ; secondement, la pensée a le temps de s'élaborer dans le recueillement que lui imposent ses ténèbres perpétuelles. S'il s'agit au contraire d'un simple consommateur, ou l'aveugle ne lit pas, et de même que pour les tableaux les pertes sont compensées, par les profits ; ou il ne lit, vu la nécessité d'un intermédiaire, que des ouvrages désignés par un succès général. A lui les bénéfices, à vous les ennuis du triage.

— Vous arrangez si bien les choses que...

— Je n'arrange rien, je constate. A lui seul le privilège de ne pas être témoin des spectacles affligeants que donne chaque jour la sottise humaine. A lui le plaisir de ne pas voir les platitudes des petits, les arrogances des grands, les grimaces des hypocrites. Dans une ville, monsieur, entièrement

composée d'aveugles, tout marcherait autrement que dans le royaume des clairvoyants. Là on ne vivrait pas pour les apparences, mais pour les réalités.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ce que j'entends, le voici. Au lieu de modes où l'imagination combine tous ses efforts pour allier le niais à l'incommode, chacun se mettrait à sa guise, en ne prenant pour règle que sa commodité. Au lieu de crinolines vivantes, on aurait des jeunes filles et des jeunes femmes qui consacraient au foyer domestique les longues heures volées par le miroir. Adieu maquillage, prétentions surannées, perruques et poudres de riz ! Adieu, jeunes fats et vieux beaux ! Plus de dorures aux plafonds, mais du confortable dans l'intérieur. En un mot, car je n'en finirais pas, rien pour le mensonge, tout pour la vérité.

— Le panégyrique est tracé de main de maître, pourtant...

— Pourtant vous ne vous sentez pas encore de vocation pour la condition d'aveugle ! Pardonnez-moi, monsieur, car je n'ai pas le plaisir de vous connaître. Néanmoins êtes-vous bien sûr de n'être pas un aveugle vous-même ?

— Par exemple !

— Qui ne l'est ici-bas ? Celui-ci sur ses défauts, celui-là sur les défauts d'autrui. Aveugle cet amoureux que ruine une drôlesse. Aveugle ce mari qui... Nous avons déjà effleuré ce sujet. Aveugle ce vaniteux qui prend argent comptant les compliments du monde. Aveugle cet imbécile qui court à la fortune et ne voit pas que les grilles de la Bourse sont des garde-fous. Aveugle ce brave homme que ses amis pillent et décrient. Aveugles à droite, aveugles à gauche, et, aveuglement pour aveuglement, je préfère encore le mien. Voilà pourquoi, monsieur, je vous disais tout à l'heure que vous ne m'aviez point offensé. Excusez-moi, onze heures viennent de sonner, mon domestique doit m'attendre. S'il vous plaisait de reprendre la conversation, voici ma carte.

Et le paradoxal causeur s'éloigna en guidant sa marche avec une canne.

J'ai réfléchi dix minutes, — et je ne me suis pas fait crever les yeux ! C'est égal, c'est un philosophe !

*Post-scriptum.* — Je me suis présenté ce matin chez mon inconnu. Son domestique m'a annoncé qu'il n'était pas visible.

Il venait de se faire pratiquer l'opération de la cataracte !

## XVIII. — UN CONGRÈS DE RATS.

Cinq heures du matin.

Le jour qui commence à poindre éclaire de ses reflets blafards la salle de concerts sise *rue de la Victoire*. Quelle ironie pour maint virtuose !

Les premières lueurs de l'aurore dessinent des grimaces sur l'auguste visage des compositeurs dont le portrait croit décorer le plafond. Le velours rouge des banquettes prend, à cette lumière oblique, des teintes d'une couleur maladive.

Un silence profond règne dans le morne local.

Pourtant, à mesure que la clarté s'accroît, on entend de vagues murmures, des frémissements indécis, des susurrements mystérieux qui tout doucement grandissent, se développent et finissent par un *tutti* de dialogue dont nous allons essayer ici la traduction.

Ce sont les rats domiciliés sous le plancher de la salle qui sont sortis de leur retraite et profitent de la solitude pour tenir un conciliabule.

UN RAT NOIR, à *un rat gris*.

Bonjour, vous allez bien ? Et madame, comment a-t-elle passé la nuit ?

LE RAT GRIS.

Pouvez-vous me le demander ?...

Celle-là comme toutes les autres !... Est-ce-qu'il est possible de fermer l'œil ici ?

UN VIEUX RAT, *type de grognard*.

Sarpejeu ! il faudra cependant que cela finisse ! À mon âge, ne pas avoir une minute de repos ! J'ai bien assez déjà de mes rhumatismes pour m'empêcher de dormir !

UN RATON, *gamin de Paris de l'espèce.*

Dame ! aussi, écoutez donc, mon vétéran, comme chante un refrain enivrant dont j'ai perçu la mélodie l'autre soir, *fallait pas que vous y alliez !*

LE VIEUX RAT.

Mille tonnerres... Est-ce que je savais où j'entrais, moi, en venant ici ?

LE RATON.

C'est pourtant connu que les salles de concerts, ça ne vaut rien pour les rats.... quand ce ne serait qu'à cause des *chats !*

LE VIEUX RAT.

Petit, je te préviens, si tu recommences à me manquer de respect avec de l'esprit de ce calibre, je t'écrase d'un coup de patte. Il faut laisser ces choses-là aux comédies de société qu'on représente ici.

UN RAT OPTIMISTE.

Vous êtes un peu sévère, cher confrère. Avant-hier, j'ai assisté, de dessous l'estrade, à un petit proverbe qui m'a paru spirituel.

LE RATON.

Ne faites pas attention, mon ancien, il est sourd !

LE RAT OPTIMISTE.

J'ajouterai que ce proverbe était joué par deux jeunes dames...

LE RATON.

Ne faites pas attention, il est myope.

LE RAT OPTIMISTE.

Mais...

LE RATON.

Pas d'observations, ou je dis : Aveugle.

UNE RATE ÉLÉGIAQUE.

Taisez-vous, méchant. Monsieur a raison de prendre la défense du sexe faible et toujours persécuté.

LE RATON.

Persécuté !... Dans tous les cas, c'est à charge de revanche, caries chanteurs se rattrapent joliment sur le public.

LE VIEUX RAT.

S'il n'y avait que le public, ce serait pain béni, ventre-saint-gris ! Mais nous !... Nous qui....

LE RAT NOIR, *avec angoisse.*

A moi.... au secours !.... j'étouffe !....  
(*Toute l'assemblée se presse autour de lui.*)

LE RAT NOIR.

J'étouffe !... Ah ! mon Dieu !.... ah ! mon...

LE RATON.

Tapez-lui dans le dos. Je ne connais que ce remède-là de sérieux dans toute la médecine.

## LA RATE ÉLÉGIAQUE.

Mon père !.... mon pauvre père !... Sa figure se décompose...

## LE VIEUX RAT.

Laissez-nous donc ! Vous ne voyez pas qu'il aura tout simplement avalé quelque chose de travers.

## LE RAT NOIR, *d'une voix faible.*

Oui, un fragment de programme que... j'ai.... trouvé sous.... une banquette.

## LE RATON.

Imprudent ! il ne sait pas que c'est toujours frelaté !

## LE RAT NOIR.

C'est que.... quand on n'a pas autre chose à se mettre sous la dent.

## LA RATE ÉLÉGIAQUE.

Il parle.. Il est sauvé !... Merci, mon Dieu !...

## LE RATON.

*La mineur.... bémols à la clef... Il paraît que ça se gagne, la romance.*

## LE RAT GRIS, *furetant à droite et à gauche.*

Tiens ! une fleur...

## LE VIEUX RAT.

Comme si nous n'avions pas assez de leurs coassements pour nous donner mal à la tête !

LE RATON.

Une fleur !... Connu !... Elle provient d'un des bouquets que la pianiste d'hier au soir s'est fait jeter... Ouations au rabais. Trois bottes de roses pour un franc cinquante... La bouquetière les reprend en sortant, et elles servent le lendemain à un autre triomphe.... Il n'y a que Paris pour avoir inventé l'enthousiasme de location !

LE RAT GRIS.

D'où vient qu'alors on trouve toujours des infortunés pour se duper ainsi eux-mêmes ?

LE RATON.

Est-ce que vous vous figurez qu'il y a jamais prescription pour la vanité, vous ?

LE RAT OPTIMISTE.

Voyons, mon jeune ami, vous exagérez...

LE RATON.

L'indulgence ?

LA RATE ÉLÉGIAQUE.

La musique est un langage divin.

LE RATON.

Que ces messieurs et ces dames traduisent en patois.

LE RAT NOIR.

Chut !... Il me semble...

LE VIEUX RAT.

Qu'est-ce qu'il vous semble ?

LE RAT NOIR.

Avoir entendu quelque chose.... comme qui dirait un son !

LE VIEUX RAT.

Milles cartouches ! se seraient-ils avisés de donner maintenant des concerts de jour ?

LE RAT GRIS.

En effet ! j'entends aussi. Cela ressemble à un bruit de trombone.

LE RAT NOIR.

Seigneur, ce doit être du Verdi !

LE RAT OPTIMISTE.

Tous les instruments ont du bon.

LE RATON.

Quand on n'en joue pas... Silence ! Le bruit recommence.

*(L'assemblée prête une oreille attentive et finit par reconnaître un ronflement sonore, partant d'un coin de la salle.)*

LE VIEUX RAT.

Respect au courage malheureux ! C'est un auditeur qui s'est endormi hier pendant le concerto pour cinq pianos.

LE RATON.

Un homme de goût alors.

LE RAT OPTIMISTE.

Les cinq pianos, bien touchés peuvent...

LE RATON.

Être agréables en ce qu'ils se neutralisent mutuellement.

LA RATE ÉLÉGIAQUE.

Ce pauvre monsieur va prendre froid sur sa banquette.

LE RAT GRIS, *qui est allé à la découverte.*

Il n'est pas dessus, il a roulé dessous.

LE RATON.

Serait-ce un cas de symphonie foudroyante ?

LE VIEUX RAT.

Je propose de tâcher de le réveiller. Il a déjà assez souffert hier au soir.

LE RATON.

Je m'en charge.

*(Il va droit à l'auditeur endormi et lui pince fortement le bout de l'oreille.)*

LE DORMEUR, *entr'ouvrant les yeux.*

Quelle est cette sensation ? Il m'a semblé qu'on m'infligeait un nouveau morceau du *Tannhauser* !... Ciel !... ce demi-jour... Ces pupitres sur cette estrade... On m'a enfermé pour me torturer avec des *réveries pour la main gauche* ... Non !... je ne veux pas !... ce serait trop horrible !

*(Il sort en trébuchant et se perd dans les corridors.)*

LE VIEUX RAT.

Sarpejeu ! il s'en va, lui... et nous, nous restons !

LE RAT OPTIMISTE.

Les déménagements sont si coûteux !

LA RATE ÉLÉGIAQUE.

Et puis on est retenu par le culte des souvenirs.

LE VIEUX RAT.

Ils sont jolis les souvenirs, en ce local maudit !

LE RATON.

A part les réunions d'actionnaires qui se tiennent ici de loin en loin, et où l'on a le plaisir de voir les hommes s'entre-dévorer et s'entre-dévaliser.

LE VIEUX RAT.

Je ne dis pas le contraire. Ce spectacle-là fait du bien, mais il y a des entr'actes trop longs... Où est mon indépendance ? Où est ma vie aventureuse et libre ?.... du temps que je logeais dans l'Éléphant de la Bastille !...

*(Il passe sa patte sur un œil pour essuyer une larme.)*

## LE RATON.

Comment ! de vrai ?... Vous avez demeuré là ?

## LE VIEUX RAT.

Et dans bien d'autres lieux ; car, au jour d'aujourd'hui, avec les démolitions et les expropriations, on n'est jamais sûr de son lendemain. En quittant l'Éléphant, je m'en vais dans le quartier des Halles, où il y avait à faire des économies : démoli pour la rue Rambuteau Je file vers la porte Saint-Martin : démoli pour le boulevard Sébastopol. Je remonte vers la Bastille ; j'entre à la Gaîté, vu que j'ai toujours eu de la propension à l'art dramatique : démoli pour le Prince-Eugène. Je redescends vers le faubourg Montmarthe : démoli pour Lafayette ! C'est alors que, traqué, ne pouvant trouver un refuge, je suis entré ici.

## LE RATON.

Pardonnez-lui, mon Dieu, il ne savait pas ce qu'il faisait !... Eh bien ! moi aussi, l'ancien, j'en ai assez de la salle Herz, des bravos de complaisance, des exhibitions stériles, des cantatrices au citron et des barytons au vinaigre ; j'en ai assez des airs variés invariables ! Et je mets aux voix l'émigration en masse.

## LE RAT NOIR.

Adopté.

## LE RAT OPTIMISTE.

Après cela, je veux bien, moi. Rien ne forme le cœur comme de voyager.

## LA RATE SENTIMENTALE.

Pourvu qu je sois avec mon mari, je suis bien partout.

## LE RATON, *à part.*

Il n'en dit pas autant... Enfin, n'importe !.... Que ceux qui sont d'avis d'émigré lèvent la patte !

LE VIEUX RAT.

Quand ça ?

LE RATON.

Tout de suite... En descendant par un tuyau que je connais, on est dans le grand collecteur.

LE VIEUX RAT.

Mais où veux-tu nous conduire ?

LE RATON.

Dans un endroit où nous aurons des paperasses à ronger à discrétion, vu que ce sera rendre service à l'humanité ; dans un endroit où l'on n'a pas à craindre d'être dérangé par le progrès, vu qu'il n'y en a jamais ; dans un endroit enfin où nous pourrons sommeiller à notre aise, vu que c'est dans les habitudes de la maison.

LE VIEUX RAT.

Bravo, petit ! Et ton endroit s'appelle ?.

LE RATON.

L'Institut, parbleu !

## XIX. — SA VOCATION.

### LÉGENDE

Nous étions camarades de collège.

Il se nommait Goussinard. Ce n'était pas sa faute.

Il avait une vocation. — Ce n'était pas sa faute non plus.

Que dis-je, une vocation !

Quelque chose d'irrésistible, de fascinateur, d'irréfutable.

Voir les coulisses d'un théâtre, et ne pas mourir après !

Cette préoccupation précoce le suivait partout : dans l'étude, la classe, la récréation ou le dortoir.

Aussi se faisait-on un vrai plaisir de citer Goussinard comme le modèle du cancre idéal. Mais que lui importait !

Le dimanche, il introduisait en fraude des pièces de théâtre, — et cela l'aidait à prendre ses maux en patience jusqu'au jour où, surpris avec récidives nombreuses dans l'exercice de cette contrebande, — il fut expulsé du collège, par ordre supérieur.

Goussinard, tout à son impérieuse passion, salua cet accident comme une délivrance.

Naturellement je l'avais perdu de vue.

Les relations de collègue sont de celles qui n'engagent qu'à un banal souvenir et à dix francs de souscription aux banquets annuels dont la mode s'est introduite depuis quelque temps.

Ce fut précisément à l'un de ces banquets qu'après un laps de moyenne durée, je retrouvai un jour Goussinard.

Le hasard, — faut-il l'en blâmer ? — m'avait placé à côté du singulier garçon.

— Hé ! c'est toi !

— Toi aussi !

— Parbleu !

— Ce farceur de Goussinard ! Et ta vocation, tient-elle toujours ?

Je croyais plaisanter. Goussinard prit un air pénétré.

— Mon ami, c'est très-sérieux ! C'est le but de ma vie.  
— Eh bien, as-tu fini par y pénétrer dans ces coulisses objet de tes rêves ?  
— Pas encore, mais je suis sur le point...  
— Ah ! ah !  
— Oui, j'ai hérité d'une cinquantaine de mille francs.  
— Tiens, tiens !  
— J'en mets une partie dans un théâtre qui va s'ouvrir... Je m'associe avec le possesseur du privilège... Tu comprends qu'une fois bailleur de fonds, les planches n'auront plus de secrets pour moi.  
— En effet.  
— Ah ! mon ami ! Si tu savais avec quelle joie je...  
Il en avala un os de poulet de travers, tant son enthousiasme, à cette pensée, s'embrasait violemment.

La seconde fois que je rencontrai Goussinard, neuf mois avaient fui sur l'aile du temps.

C'était aux Tuileries.  
— Bonjour, ça va bien ?  
— Pas mal, merci, et toi ?  
— Comme ci comme cela.  
— Aurais-tu été malade ?... Eh effet, je te trouve un peu changé. Ce pauvre Goussinard... Parbleu ! je devine... c'est depuis que tu as tes entrées dans les coulisses... Monsieur mène la vie à grandes guides, et Cupidon...  
— Tu te trompes.  
— N'aurais-tu pu encore parvenir à réaliser ton désir ?  
— Pas encore.  
— Et l'affaire dont tu m'avais parlé ?  
— L'homme au prétendu privilège était un sauteur. Il a filé avec mes écus et n'a plus reparu à l'horizon parisien.  
— Vraiment !  
— Mais je ne me suis pas découragé. J'ai trouvé un chemin plus sûr. Je fonde un journal de théâtre qui m'ouvrira toutes les portes.  
— A tes frais ?  
— Naturellement. Mais c'est une affaire d'or.  
— Que la Banque de France t'entende

La troisième fois que je vis Goussinard, il passait sur le pont des Saints-Pères.

Nous suivions le même trottoir : — moi venant de la rive droite, lui de la rive gauche.

— Goussinard !

— Tiens, je ne t'apercevais pas.

— Je crois bien, dans tes préoccupations... Quel projet te galope encore en cervelle ?

— Mon cher, ce sera un succès, j'en suis sûr.

— Quel succès ?

— Dramatique, parbleu !

— C'est juste, j'oubliais... Alors te voilà en pleines coulisses, grâce à ce fameux journal que tu m'annonças à notre dernière entrevue. Gaillard !.... tu viens sans doute de quelque répétition intime !

— Pas encore, soupira Goussinard.

— Comment ? Et le journal ?...

— A vécu.

— Mort !

— Après un an de laborieuse existence qui m'a coûté douze mille bonnes livres. J'ai renoncé trop tôt.

— Il me semble cependant que ce chiffre est respectable.

— Je commençais à me faire connaître des directeurs et j'aurais obtenu mes entrées. Heureusement j'ai pris une autre voie pour arriver à mes fins.

— Je crois qu'entre nous tu n'as pas eu tort.

— Je me suis fait auteur dramatique.

— Et l'on va te jouer ?

— J'attends ; j'ai une pièce à l'Odéon que j'ai déposée chez le concierge du théâtre il y a sept mois ; j'espère dans sept autres avoir la réponse.

— Si tôt !

— Oh ! j'ai des protections.

— Tu m'en diras tant !

La quatrième fois que je rencontrai Goussinard, il gesticulait sous les ombrages étiques du boulevard des Invalides, de telle sorte qu'il faillit m'envoyer l'index dans la prunelle.

— Maladroit !

- Vous en êtes un autre !
- Monsieur... Mais je ne me trompe pas, c'est toujours Goussinard ?
- Comme on se rencontre !
- Et dans de drôles de situations... A quelle fin destinais-tu la télégraphie à laquelle mon œil a été sur le point d'être immiscé.... Parbleu ! je devine.... une nouvelle pièce de ton cru.
- Je ne fais plus de pièces.
- Cependant tu m'avais dit à notre dernière entrevue...
- On m'a refusé unanimement tous mes manuscrits.
- Et tes protections ?
- Elles m'ont consommé pour mille écus d'absinthe et autres bocks, mais leur action s'est bornée là.
- Alors, pauvre ami, tu as enfin renoncé au rêve malheureux de ta jeunesse... à cette vie de coulisses qui...
- Renoncé ! jamais !... Seulement j'ai changé de branche.
- Ah !
- Oui, je vais prendre des leçons de Boudeville.
- Qui ça, Boudeville ?
- Un professeur qui m'a assuré que je serais avant peu capable de jouer les Lafontaine.
- Diable !
- A Montparnasse.
- Bigre

La cinquième fois que je rencontrai Goussinard, il était triste, franchement triste.

- Ah ! mon Dieu ! mon pauvre camarade, quel changement !
- En effet, va, j'ai bien souffert.
- Cela tient...
- Impossible d'obtenir un début quelque part. On prétend que je zézaye.
- Oh ! s'il est permis... d'avoir tant attendu pour s'en apercevoir.
- Si bien que, repoussé, sans le sou...
- Tu t'es enfin fait une raison... Quand, tu serais entré dans les coulisses, tu aurais été bien avancé !
- Mais j'y entrerai, entends-tu, j'y entrerai, répondit-il bondissant... J'ai assez fait de sacrifices pour cela ! On m'a parlé d'une place de souffleur qui est vacante et j'y vais de ce pas...

La dernière fois que je rencontrai Goussinard...

Oh ! la dernière fois !

Un long temps s'était écoulé.

Il paraissait gai et joyeux.

Mais moi, j'hésitais à le reconnaître, car...

Il vint alors au devant de moi.

— Quand je te disais qu'avec de la persévérance je parviendrais à mon but ! Ces coulisses objet de ma convoitise, j'y suis enfin tous les soirs !

— Ah !

— Oui, tu le vois, tous les autres moyens m'ayant trahi, j'ai pris un grand parti... Je me suis fait pompier ! ! !

## XX. — LE SECRET DES LETTRES

### PROLOGUE

Les secrets ont en général été mis en ce bas monde pour être divulgués.

Fort de cette vérité, j'avais eu maintes fois le désir effréné de lire à travers les mille et une boîtes aux lettres qui décorent les murailles de la capitale, quand hier, d'aventuré, j'ai rencontré sur ma route le *Diable boiteux*.

Celui-là même qui découvrait les maisons en faveur de Lesage.

L'occasion était belle ; aussi, la saisissant aux cheveux, je priai Son Altesse Satanique de vouloir bien pour un instant entre-bâiller la porte des mystères épistolaires de Paris.

Il y consentit, — et voici ce que je lus :

#### BOITE AUX LETTRES DU QUARTIER DE LA BOURSE.

*A Monsieur Bertrand, agent d'affaires, rue Vide-Gousset.*

Mon cher Bertrand,

La liquidation m'est défavorable.

Pour bien m'éclairer sur la valeur de mes pertes, j'ai besoin de renseignements que je ne trouverai qu'en Belgique.

Écris-moi donc à Bruxelles au sujet de notre splendide affaire des *bougies en caoutchouc*.

J'emporte quelques souscriptions. On ne peut pas, n'est-il pas vrai, voyager sans argent ?

Les hôtels sont si chers !

Au cas où les souscripteurs réclameraient, je compte sur toi pour les payer... d'audace.

Tu sais d'ailleurs que, *in extremis*, il y a un lit de fer pour toi chez ton vieux

ROBERT MACAIRE.

BOITE DU QUARTIER LATIN.

*Monsieur Cauchois, membre de la Société de pisciculture de Lons-le-Saulnier.*

Mon cher oncle,

Les affaires du Mexique, en se prolongeant, ont amené ici une crise financière tellement violente que mon répétiteur de droit vient d'être obligé de porter à vingt-cinq francs le prix de chacune de ses répétitions.

Mon avenir dépendant de lui et de vous, je fais appel à votre inépuisable munificence pour m'aider à traverser cette époque de marasme.

Moyennant-un millier de francs de plus par an, je pourrai, en me privant du nécessaire, attendre l'heure de mes examens.

C'est avec confiance que je frappe à la porte de votre cœur.

Votre neveu dévoué,

ALBERT CAUCHOIS

*P. S. — On m'a dit qu'on avait fait courir le bruit à Lons-le-Saulnier que j'avais une maîtresse. N'en croyez rien. C'est la fille d'une voisine que j'avais recueillie, et j'ai été assez heureux pour obtenir son admission à l'orphelinat Bullier.*

BOITE DU QUARTIER POISSONNIÈRE.

*Monsieur Lardenois, fabricant de dentelles, à Valenciennes.*

Monsieur,

Notre compte se liquide ainsi :

*Doit.. ... . 12,923 fr. 50 c.*

*Avoir.. .. 6,841      30*

Mes respects à votre épouse.

BOULABERT, *négociant*.

BOITE DU QUARTIER BRÉDA.

*Monsieur le comte de Folenbraise, rue Vanneau, 112.*

Alfred,

Vous savez si je-vous aime !

Ah ! j'ai bien cruellement souffert de vos atroces soupçons !

Ce jeune homme, — puisqu'il faut vous dévoiler le secret que je voulais taire, — ce jeune homme n'est pas ce que vous pensez.

C'est le premier clerc de mon dentiste ; il venait pour me plomber une dent du fond que j'ai cassée en mangeant une meringue à la crème.

Maintenant que j'ai foulé la coquetterie elle-même sous mes pieds, me croirez-vous, Alfred ?

A genoux, vilain jaloux ! Et, pour votre peine, vous mériteriez bien que je vous rappelasse que vous m'avez promis mille écus pour acheter ce bracelet qui...

Mais je ne suis pas de ces créatures qui mettent un prix à leur pardon.

Revenez, Alfred.

AUGUSTA DE SALAMMBÔ.

BOITE DU QUARTIER MOUFFETARD.

*Madame la baronne Augusta de Salammbô, 82, rue Bréda.*

Ma fille,

Tu sé que je sui malheureuse com lai pavée.

La garde ne va pu du tou.

Depui troi semaine, j'ai, en gro et en détailles, posé onzes sensuts à un voisin.

Tu conpran quon ne vi pa avec que ça.

Pa seuleman de tabba pource mont pauve né !  
Toi, tu te gauberge pandan ce tan là.  
Si tu ne m'anvoi pas quéque chose, j'iré faire des sène ché toi, parce que  
je sui toujours ta mère.

Cel qui ta fé ce que tu ais,

Veuve CRAPUZET,

*garde les fames en couches et tout  
ce  
qui conserne son éta.*

BOITE DU QUARTIER SAINT-GERMAIN.

*Monsieur Grimoire, notaire, rue Villedo, 42.*

Monsieur,

Ma fille a consenti à cette mésalliance.

Mais il faut auparavant que la famille de votre client verse les 175, 000  
francs. C'est notre dernier mot.

Agréez

Marquis DE BRISEMICHE.

*Le Diable boiteux* voulait me faire poursuivre le dépouillement.

Mais, écœuré de retrouver à chaque ligne le mot *argent*, j'ai remercié Son  
Altesse Satanique.

Je ne chercherai plus à percer le secret des lettres.

## XXI. — LES VACANCES D'UN AVOCAT

### LETTRE A UN AMI

#### I

Valizy-sur-Loire, septembre 18...

Mon cher Bonnard,

Quoique tu m'aies, lors de notre rencontre, à Paris, assuré que tu ne pourrais pas être libre à cette époque de l'année, je reviens à la charge pour te décider.

Il m'en coûterait vraiment de m'amuser sans toi ; et nous allons nous amuser de la bonne façon, je te le promets.

Tu sais que ma petite propriété de Valizy est un bijou. J'y ai encore ajouté mille embellissements depuis que j'ai eu le plaisir de t'y recevoir. J'ai loué en outre une magnifique chasse qui confine à ma maison, et nous pourrons nous y livrer à une guerre impitoyable contre le gros et le petit gibier.

Mais, — et j'ai compté sur cette raison plus que sur toutes les autres pour te déterminer, — le séjour de Valizy-sur-Loire aura pour toi un attrait particulier. Tu aimes la société des gens d'esprit et de talent, c'est pour cela que j'ai invité un garçon charmant, un jeune avocat qui vient d'être reçu, et auquel le plus brillant avenir est réservé, à ce qu'on m'assure. Il a déjà su donner de son mérite aux gens compétents une opinion éminemment favorable. Je l'ai rencontré dans le monde cet hiver et j'ai cultivé sa connaissance avec joie.

Au reste, tu le verras, si tu viens nous visiter, — ce que j'espère et souhaite de tout cœur.

Ton vieil ami,

LEGRIS.

#### II

Valizy-sur-Loire, septembre 18...

Mon cher ami,

Il est arrivé ce matin, lui, mon jeune avocat. Un garçon charmant ! Je te l'ai déjà dit, mais je l'ai trouvé encore plus charmant que je ne le pensais. C'est pour cela que je me répète. Je lui avais annoncé que j'attendais un ami qui serait heureux de faire sa connaissance, et tous deux nous avons, soupiré toute la semaine après ta venue.

Il commence à désespérer de te voir. Tu perds beaucoup, va ! Si tu connaissais ce cher Colinet, tu ne te consolerais pas de manquer une occasion peut-être unique de te trouver avec lui ; car il paraît qu'au retour des vacances, il va être si effroyablement occupé qu'on ne pourra plus le posséder.

Dame ! Les gens de talent sont si rares !... Il nous plonge, mon cher Bonnard, dans une véritable admiration par son savoir merveilleux. Quelque sujet qu'on aborde, il connaît sur le bout du doigt la législation qui le régit et vous cite des articles de tous les codes avec une sûreté, une profusion, un aplomb !... C'est un puits de science.

Et puis, tu sais comme on est en province. Sa présence m'a beaucoup posé depuis huit jours dans le pays. Enrichi dans le commerce, j'étais un peu dédaigné des gens du petit château. Maintenant qu'ils voient que j'ai des relations tout aussi belles que les leurs, ils en dessèchent de dépit.

Je te donne ces détails, mon cher ami, pour mieux te faire sentir ce que tu perds en ne venant pas nous retrouver et pour essayer de te décider *in extremis*.

Dans tous les cas, je n'en suis pas moins toujours ton

LEGRIS.

#### III

Mon cher Bonnard,

Tu vois un homme cruellement affligé... Je t'ai parlé, il y a six semaines, d'un jeune avocat qui...

Tu te rappelles sans doute ce que je t'en ai dit, et je puis m'épargner le supplice de le répéter, car ce serait un supplice aujourd'hui !

On a beaucoup raillé, mon cher ami, la manie curative des jeunes médecins qui, à peine jugés

Digni intrare

In docto corpore,

ne rêvent plus qu'affections aiguës et chroniques, aepsies, dyspepsies, fièvres, opérations, et voient, en un mot, des malades partout. J'ignorais que la science du droit fût dans le même cas, et j'en ai fait, à mes dépens, une terrible expérience.

Au moment où j'offris l'hospitalité à mon jeune avocat que j'avais rencontré cet hiver dans le monde, — etc., — je possédais, mon bon Bonnard, une fille que j'adorais, une femme dont j'étais adoré, un immeuble délicieux, des voisins pleins de sympathie. Bref, j'avais le droit de me considérer comme un des plus heureux mortels du département.

Aujourd'hui !...

Hélas ! c'est toute une histoire, une histoire dont les péripéties se sont déroulées jour par jour pour aboutir au dénouement qui m'accable.

J'avais, — tu t'en souviens, — une admiration — aveugle, j'en conviens, — pour cet espoir du barreau, à qui j'étais fier de faire les honneurs de ma propriété ! Cette admiration devait être la cause de bien des maux. Qui l'eût cru ?

La fatale influence que devait exercer sur ma vie cet hôte périlleux commença à se faire sentir une semaine après son arrivée.

Je me promenais avec lui dans mon modeste mais ravissant jardin, quand tout à coup, tombant en arrêt devant la maison d'à côté :

— Dites-moi donc, fit-il... Dites-moi donc, monsieur Legris...

— Monsieur Colinet ?

— Savez-vous que voilà des fenêtres singulièrement gênantes et qu'il est fort désagréable que l'on plonge ainsi dans votre immeuble.

— Je le sais, en effet, mais...

— Il n'y a pas de mais. C'est une servitude à laquelle vous n'êtes pas assujetti.

— On m'a assuré que si.

— On vous a assuré ce qu'on a voulu, parce qu'on a vu que vous ne connaissiez pas la jurisprudence de la matière. Heureusement je la connais, moi. Elle est formelle. Vos voisins n'ont droit qu'à des lucarnes, garnies de barreaux encore !... L'article 1183 de la mitoyenneté est précis et confirmé par le paragraphe 11 de l'ordonnance de 1836, le paragraphe 14 de l'arrêt de 1851, le paragraphe 39 de la décision du Conseil d'Etat en date du 13 décembre 1839.

— Il est possible, monsieur Colinet, mais vous comprenez... Je suis au mieux avec les habitants de cette maison.

— L'amitié et la loi sont deux choses qui ne s'excluent nullement. Ils peuvent vendre, et alors votre tolérance aura force de précédent... Article 1118 du Code civil...

— Et puis, à vous dire vrai, je déteste les procès, parce que les frais...

— Ne suis-je pas là ? Trop heureux de vous offrir à titre gratuit le concours de ma parole...

— Vous auriez cette bonté ?

— De grand cœur... Mais il n'y a pas à tarder. Chaque minute prescrit vos droits. Nous enverrons l'assignation demain matin. Voyez-vous, il ne faut jamais plaisanter avec ces choses-là.

J'envoyai l'assignation. C'était le premier pas ! On dit qu'il n'y a que celui-là qui coûte ! En effet, je devais faire les autres avec une facilité que je déplore trop tard !

L'empressement cordial qu'avait mis mon jeune avocat dans cette affaire n'avait fait qu'accroître ma sympathie et ma confiance, et comme je l'en remerciais le lendemain :

— Mon cher monsieur Legris, trop enchanté de vous être agréable... A propos, combien avez-vous payé votre maison ?

— Cent dix mille.

— C'est trop cher... Depuis quand la possédez-vous ?  
— Depuis cinq mois.  
— Heureusement. Il est encore temps ; il faut attaquer la vente.  
— Gomme ! attaquer ? Mais je me plais ici, et je ne...  
— Il ne s'agit pas de cela. Vous avez été volé, il ne faut pas le souffrir. Nous plaiderons la tromperie sur la qualité de la chose vendue. Le rez-de-chaussée est humide...

— Heu ! heu !  
— Très-humide, et l'on ne vous l'a pas dit. Les cheminées fument. Il y a une lézarde au pignon gauche, et on ne vous l'a pas dit ! Vices rédhibitoires.... articles 133, 2495, 3762 du Code de commerce. Cause curieuse et de nature à fixer la législation sur ce point. Vous trouverez une autre maison pour un tiers de moins... Nous citerons vos vendeurs avant la fin de la semaine, pour qu'au retour des vacances la chose soit tout de suite en train...

Peut-être, mon cher Bonnard, t'étonneras-tu de la condescendance que je montrai aux conseils de cet espoir du barreau ; moi-même je me surprends à m'en étonner à présent. Mais il était si persuasif, si sûr de son fait, si convaincu !...

Je lançai le second papier timbré, et bientôt mon cœur n'eut plus de secrets pour celui à qui je croyais devoir de la reconnaissance.

— Vous savez, lui dis-je un soir, vous avez vu ma fille, mon cher Colinet, je vais la marier. J'attends mon gendre au premier jour ; je vous le présenterai.

— Elle fait un bon mariage ?  
— Mais, oui.  
— Sous le régime dotai ?  
— Oui, avec contrat.  
— Vous avez le contrat ?  
— Certainement, une copie du projet. Au fait, vous qui vous occupez d'affaires, il faut que je vous le montre. On m'a assuré que c'était un modèle.

Je montrai le contrat. Mais, dès les premiers mots, Colinet bondissant :  
— Il y a là des clauses qui...  
— Eh bien ?  
— C'est désastreux pour vous. Voilà ce que c'est ! quand on n'est pas versé... Votre gendre n'est qu'un madré.  
— Un garçon charmant !  
— Charmant, mais madré. Il sait ce qu'il fait. Votre pauvre enfant, s'il avait des dettes, serait exposée à des ennuis sans fin, à la ruine peut-être... Vous allez demander tout de suite à votre gendre son désistement des clauses IV, V, VI... Sans quoi, pas de mariage.

— Pourtant...  
— Les articles 98, 99 et 100 sont précis... Vous feriez le malheur de votre enfant. Il se désisterra ou il dira pourquoi.

Je fis part de cette décision à ma femme, qui s'emporta. Je répliquai, et une série de scènes pénibles s'engagea. A la suite de l'une d'elles, Colinet me prit à part :  
— Mon cher monsieur Legris, vous n'êtes pas bien tombé en ménage.  
— Comment ?  
— J'ai flairé cela. Il y a entre vous et votre femme incompatibilité d'humeur, injures graves. On peut plaider la séparation.

— Je ne veux pas me séparer.  
— Vous avez tort. Vous vivez dans un vrai enfer, et la loi vous offre un moyen d'en sortir. Je me fais fort, à l'aide des paragraphes...  
— Nous en reparlerons.

J'eus la faiblesse d'en reparler, et à cette heure me voilà avec des procès sur tous, les bras. Procès pour les jours de souffrance, procès pour ma maison, procès avec mon futur gendre, qui m'attaque en diffamation pour l'avoir accusé de vol ; procès avec ma femme, qui est retournée dans sa famille...

Quant à Colinet, il est reparti pour Paris, sous prétexte que les vacances du Palais vont finir. J'ai appris depuis qu'il a fait des siennes partout. Il a brouillé onze ménages de la commune, fait rompre huit mariages projetés, et engagé douze débats de murs mitoyens.

Tout le monde m'accuse d'avoir été le fléau du pays en l'y amenant. Je n'ai plus que des ennemis, ma fille pleure du matin au soir.

Plains-moi, mon bon Bonnard. Je ne sais à quelle consolation me vouer.

LEGRIS.

IV.

Valizy-sur-Loire, décembre 18...

Mon cher Bonnard,

C'est le bouquet ! J'ai perdu mes quatre procès et je suis condamné à huit mille francs de frais divers.  
La douleur m'empêche d'ajouter un mot. Si ! un seul !... Ne loge jamais les avocats en vacances !...

LEGRIS.

## XXII. — UN PHILOSOPHE A LA CARTE

Entre toutes les manies dont notre siècle est possédé, l'une des plus à la mode en ce moment est, sans contredit, la manie des collections.

Depuis les antiquités romaines jusqu'aux bouchons de bouteilles, tout détrit est sûr de trouver un collectionneur passionné pour son œuvre et dédaigneux pour celle de ses rivaux.

Mais aucun de ces excentriques n'est, je crois, comparable à celui que la présente semaine a vu s'éteindre en la bonne ville de Paris. Vous allez en juger vous-même.

C'était lundi. Le médecin qui soignait M. de L... — permettez-moi la simple initiale, — s'était retiré en hochant la tête d'un air tristement significatif. Le neveu du malade, — seul parent que possédât le vieux garçon, — était assis, morne et silencieux, à son chevet. Le moribond paraissait plongé dans un demi-sommeil. Soudain, se soulevant sur son bras affaibli et appelant d'une voix mal assurée son fidèle gardien :

— Mon cher Ernest, dit-il, approche-toi. Plus près encore, que je ménage les forces qui me restent pour un suprême entretien.

— Par exemple, mon bon oncle ! Chassez de semblables idées : le docteur me promettait à l'instant que bientôt...

— N'essaye pas de m'abuser, tu n'y parviendrais point. Aussi bien, à te parler sincèrement, j'ai assez usé de la vie pour ne pas la regretter. Peut-être même devrais-je m'accuser d'en avoir usé trop largement, devançant ainsi des reproches que tu seras probablement tenté d'adresser à ma mémoire. Mon cher Ernest, il faut bien que je te le confessé, je ne te laisse pas en mourant un centime d'héritage.

Le malade s'interrompit pour juger de l'effet produit par cette déclaration, et s'apercevant que son neveu n'avait pas bronché sous le regard pénétrant dont il l'enveloppait :

— Merci, reprit-il d'un ton affectueux, merci de ton stoïcisme. Je n'attendais pas moins d'une affection éprouvée. Cependant, mon ami, je t'avais à dessein caché une partie de la vérité.

Je n'ai, — il est vrai, à te léguer aucun de ces coffres-forts opulents qui ont rendu si célèbres les oncles d'Amérique ; mais, en revanche, je veux te

remettre de ma propre main un trésor qui, si tu veux en tirer parti, en vaudra bien un autre.

Maître à vingt ans, comme tu le sais, d'une honorable fortune, j'entrai dans l'existence par la porte de faveur.

Faveur dangereuse, hélas !

Les illusions coûtent cher, les plaisirs sont ruineux, à Paris ; les restaurants enfin y pratiquent à l'usage des célibataires une hospitalité digne de la forêt de Bondy. Or, j'avais des illusions, j'aimais les plaisirs, et j'ai pendant quarante ans déjeuné et dîné au restaurant. Calcule !

— A quoi bon tous ces détails, mon cher oncle ? voulut interrompre le neveu.

— Tu vas l'apprendre, poursuivit M. de L... Mais auparavant prends la clé de mon secrétaire et apporte-moi la liasse de papiers que tu trouveras dans le tiroir de gauche. Celui-là, précisément... Tu la tiens... Pose-la sur mon lit et dénoue le cordon qui l'attache.

Ces papiers, qui n'ont malheureusement rien de commun avec la Banque de France, sont le trésor que je t'ai annoncé.

Ils représentent le total des quarante années que j'ai employées à manger et à faire manger mon patrimoine. Depuis ma jeunesse, en effet, j'ai contracté l'habitude de conserver les *cartes*, — aujourd'hui on dit *additions*, — de mes repas quotidiens.

Au dos de chacune, j'inscrivais le soir les réflexions qui m'étaient suggérées soit par la nature du menu, soit par la quotité des prix, soit par la qualité des convives. Le recueil de ces fragments épars forme aujourd'hui un cours complet de philosophie pratique, basé sur la meilleure et la plus actuelle des éloquences, — celle des chiffres.

Une quinte de toux coupa la parole au malade.

— Allons ! allons ! fit-il après avoir bu deux ou trois gorgées de tisane, je vois que les longs préambules ne sont pas de circonstance, et que, — si je ne veux rester en route, — je ferai bien de marcher droit au fait. M'y voici.

Cette collection, mon ami, qui entre mes mains n'était qu'un *memento* ou plutôt qu'un *mea culpa*, pourra devenir entre les tiennes un guide précieux. Où je ne rencontrais que le repentir du passé, tu trouveras, toi, l'expérience de l'avenir. Aussi avais-je raison, ce me semble, de t'annoncer un trésor.

Quelques exemples pris au hasard te feront, j'espère, apprécier mon legs à sa juste valeur.

Et M. de L. se mit à feuilleter avec une agitation fébrile son étrange collection.

— C'est bien cela, murmurait-il en tournant les pages. Pendant la première année, ainsi que tu le verras, le verso reste à peu près blanc.

Tout nouveau, tout beau. Quand on est jeune, on ne prend guère le temps d'écrire sur les marges de la vie.

Rien que des mentions joyeuses, telles que : *excellent repas, fête charmante, cuisine hors ligne, vins exquis*. L'appétit assaisonnait alors si bien tous les mets ! Un estomac et un cœur de vingt ans s'entendent si mal à déguster, les vins et les hommes !

Mais dès la seconde sérielles commentaires commencent pour ne plus s'arrêter.

Quelle est cette carte enrichie de tant d'annotations ?

*Du 21 octobre 18...*

Total : 124 francs 75. — Et derrière : *Déjeuner à la suite de mon duel avec R.*

« C'est moi qui l'avais insulté et qui lui ai traversé le bras d'un coup d'épée. Mes témoins, émus par le château-laffitte, m'ont proclamé au dessert un foudre de guerre.

Le château-laffitte ne se trouve à l'état de nature que dans des caves particulières ; celui qu'on nous a servi était une piquette pompeusement baptisée.

Quant aux compliments de mes témoins, ils étaient plus frelatés encore. En relisant aujourd'hui, 12 mars 18..., cette ancienne carte, je rougis de ma brutalité. R., un brave garçon, a failli perdre le bras, et c'est lui qui soutient toute sa famille. »

Que le ciel et cette leçon te préservent, mon cher neveu, des sottises prétentions qu'ont trop souvent les jeunes gens à l'ignoble métier de bretteur. Apprends à tirer l'épée pour te défendre contre les insulteurs, mais ne t'expose jamais à devenir assassin par fanfaronnade.

*Du 4 février 18...*

Total : 86 francs 50. — *Souper au sortir du bal de l'Opéra.*

« Vingt-quatre heures pour digérer un repas malsain et une gaieté funèbre. »

*Du 9 avril 18...*

Total : 292 francs, — *Dîner de fondation du JOURNAL DE L'AVENIR.*

« Dix convives, tous les futurs rédacteurs de la feuille dont j'étais le bailleur de fonds, le directeur, le mécène.

Au Champagne, l'un des poètes de l'assemblée a déclamé en mon honneur un toast en vers, dans lequel il m'appelait le *Restaurateur des lettres*.

Le gremlin me décochait là une perfide épigramme. Je ne l'ai par malheur comprise que le jour où j'ai eu dépensé vingt mille écus à alimenter le *Journal de l'Avenir* et ses journalistes. Chaque ligne que j'ai insérée dans *ma* feuille m'a coûté plusieurs douzaines de biftecks.

Tout cela pour acquérir trop tard la certitude que je ne savais pas le français, et pour entendre proclamer cette triste vérité par les rédacteurs des journaux rivaux d'abord, par ceux de mon propre journal ensuite. Rien ne se paye autant que les déceptions d'amour-propre. »

Si d'aventure, mon cher neveu, tu te sens jamais au bout de la plume le premier chapitre d'un roman intime ou la première rime d'une élégie, je te recommande la carte du 9 avril.

ι 16 mai 18... — *Banquet politique.*

« Se défier des huîtres en cette saison et de ses voisins de table, quand ils professent trop haut des opinions violentes.

La douzaine d'huîtres que j'ai mangée m'a valu un commencement de gastrite, et mon voisin de droite, à la fin du banquet, a failli me conduire au poste, au nom de la loi. »

*Du 31 juillet 18...*

Total : 157 francs 25. — *Dîner d'affaires.*

« Une entreprise superbe, qui devait rapporter à chaque souscripteur sa demi-douzaine de millions.

Une mine d'or d'une richesse incroyable qui venait d'être découverte dans les carrières de Montmartre.

J'ai souscrit pour soixante-cinq actions de mille francs. Le gérant de l'entreprise a proclamé mon intelligence financière.

Deux mois après, il allait en Belgique s'essayer au choix d'une nouvelle carrière. »

— Et vous ne l'avez pas poursuivi ! s'écria le neveu de M. de L... indigné.

— En Belgique, non ; devant les tribunaux, oui. Les frais du procès, restés à ma charge, m'ont même coûté une dizaine de mille francs. Rappelle-toi encore, mon ami, la carte du 31 juillet.

*Du 5 août 18...*

« Ne jamais brusquer les garçons. J'ai, surpris, dans une glace, celui qui me servait aujourd'hui, en train de saupoudrer ma *sole normande* du contenu de sa tabatière, pour se venger des observations que je lui avais faites. »

*Du 16 juin 18...*

Total : 211 francs 30. — *Dîner de fiançailles.*

« Ma future était charmante et semblait prête à m'adorer.

Le lendemain j'ai appris que mon beau-père avait été chez mon notaire pour lui proposer un pot de vin s'il me décidait à consentir à sa fille une donation entre vifs.

Je suis resté célibataire. »

Note bien la carte du 16 juin, et médite-la quand te prendra la fantaisie de te marier.

*Du 23 mars 18...*

Le malade se reprit à tousser avec effort.

— De grâce, mon cher oncle, objecta son neveu...

— Laisse-moi faire, grommela-t-il impatienté. Je veux me punir moi-même de mes erreurs. Cet examen de conscience me soulage. Si je puis

t'épargner quelques-uns des déboires que j'ai subis, je ne mourrai pas tout à fait inutile.

*Du 29 mars 18...*

Total : 204 francs. — *Dîner d'amis.*

« Beaucoup de truffes, beaucoup de protestations.

Je recommande aux physiologistes l'étude de l'influence qu'exerce ce cryptogame sur les dévouements contemporains. »

A toi aussi, je te recommande cette étude là... A mesure que tu avanceras dans la lecture de ma collection, les truffes et les amis deviendront plus rares... C'est qu'hélas ! la bourse diminuait. Quand tu arriveras aux dernières années, celles de ma décadence, tu verras que je dînais presque toujours seul. Cela tient à ce que... Hum ! hum ! à ce que je ne pouvais plus... Hum ! hum !...

— Mon oncle ! mon bon oncle !.... arrêtez-vous !...

— Oui, tu as raison. Les forces m'abandonnent. N'importe.... je t'ai enseigné la manière de te servir de ma collection... Ne t'en sépare jamais, c'est mon dernier vœu. Si je te laissais de grosses rentes, tu les aurais peut-être prodiguées ; mieux valait te laisser le moyen d'économiser celles que tu gagneras toi-même... Adieu ! mon cher Ernest.... adieu !... C'est un trésor !.... un trésor...

Ce furent les dernières paroles de M. de L. Le soir, il succombait, et mardi oh le conduisait à sa suprême demeure.

En sortant du cimetière, son neveu a porté chez un relieur le legs de son oncle. Pourvu qu'il n'oublie pas d'aller l'y reprendre !

## XXIII. — LA PENDULE

Tic... tac... tic... tac... tic... tac !... Dinng... dinng... dinng... dinng !...

C'est ainsi qu'elle parle, la pendule de marbre noir qui a la prétention d'orner la cheminée de ma chambre. C'est ainsi que parlent également toutes les pendules ses collègues.

Tout au plus, en y prenant garde, pourrait-on constater entre elles, alors qu'elles sonnent, une variété de timbre ; l'une s'élevant aux sonorités aiguës du soprano, l'autre descendant aux graves intonations du contralto, pendant qu'une troisième se tient dans les notes mixtes de la Dugazon.

Tic.... tac !.... dinng !...

Au premier abord, rien de plus banal que ce langage. Rien de moins éloquent. Tic.... tac.... tic.... tac...

Et pourtant, — moi je vous l'assure pour l'avoir éprouvé, — il n'est pas, à un moment donné, d'orateur illustre qui puisse rivaliser avec lui. Et pourtant les discours les plus émouvants que j'aie entendus de ma vie ont été prononcés par des pendules.

Je me les rappelle encore comme si j'y étais. Je me les rappelle comme vous vous rappelez vous-même, cher lecteur, ceux qui vous ont été adressés par des balanciers de votre connaissance.

Aussi, pour peu qu'il vous plaise de nous souvenir ensemble...

Tic.... tac.... tic.... tac !...

C'est le matin, en décembre. Au dehors, il gèle, — ou bien l'on entend une bise aigre siffler à travers lès persiennes ébranlées. Un jour sale filtre comme à regret dans la chambre, plongée dans une vague pénombre. On entr'ouvre doucement, tout doucement, les yeux, qu'on referme aussitôt. Le lit est si douillet, si tiède, si enjôleur !... Il fait si bon à la douce chaleur de l'édredon caressant !... Et l'on va se rendormir.... mais non !.... tic.... tac... tic.... tac...

Voilà que la pendule a pris la parole et fulminé ses imprécations à la paresse :

— Fainéant sans cœur ni parole, recommenceras-tu encore aujourd'hui à te conduire ainsi que tu en as l'habitude ?...

Tu sais bien pourtant que tu as ce matin un rendez-vous sérieux avec un éditeur. Les Louis XIV de la librairie ne pardonnent pas d'avoir failli attendre. Voyons, sois homme... du courage !... Tu as en outre à rédiger un article pour le journal qui compte aveuglément, — oh oui ! bien aveuglément, — sur ta collaboration.

Eh bien ! tu ne bouges pas encore ? Songe, malheureux, que chacune de mes oscillations met une seconde de plus entre ton devoir et toi ! Le nombre en grossit ; la barrière monte, monte. Bientôt il sera trop tard.

C'est un avenir peut-être que tu perds là. Cet éditeur est un homme influent. Il te lancera dans un monde grave. Il te commandera peut-être un traité de statistique. Et la statistique, vois-tu, cela mène à tout...

Non. Je ne te laisserai pas dormir. Non. Je te poursuivrai, je t'agacerai, je te titillerai.... tic.... tac.... tic.... tac.... tic... tac...

Et la pendule obstinée, impitoyable, acharnée, vous harcèle de ses apostrophes jusqu'à ce que vous ayez cédé et sauté de rage à bas dû lit moelleux !

Tic... tac... tic.... tac !...

Voici que la pendule murmure l'élégie de l'attente. Qu'elle est lente !...

— A demain, vous a dit une voix émue... A demain, midi.

Dès onze heures, la pendule a commencé son antienne. Il semble qu'elle prenne plaisir à traîner sur les syllabes, tant elle bat lentement son mouvement alternatif :

— Tic.... tac.... tic !...

Elle ne viendra pas, ricane la cruelle. Je te répète qu'elle ne viendra pas. Et comme elle aura raison !

Te figures-tu qu'elle va se compromettre pour un volage de ton espèce ? Il faudrait qu'elle eût perdu le bon sens !...

Dinng !...

Oui, mon cher. Onze heures et demie. Quand je te répète qu'elle ne viendra pas. Ce qu'elle t'en a dit, c'était pour se délivrer de tes obsessions importunes.

Je te conseille d'aller à la fenêtre, pour attraper un rhume de cerveau. C'est le seul bénéfice que tu retireras de ton impatience. Car tu es impatient, horriblement impatient. Tu trouves que je ne marche pas assez vite ?

Il faudrait peut-être casser son grand ressort pour plaire à monsieur. Je ne suis pas pressée, moi. Dinng.... dinng !... Ne te dérange pas. Ce n'est pas elle qui a sonné. C'est moi.

Tic, tac.... tic, tac... tic, tac !

Le rythme est singulièrement changé. Du moins vous vous l'imaginez ainsi. C'est que tout à l'heure il s'agissait de la voir arriver, et qu'il s'agit maintenant de la voir partir, celle que vous attendiez si ardemment.

Maudite pendule ! Elle se met à avancer maintenant. Positivement elle avance. C'est impossible autrement.

— Non, je n'avance pas, répond la perfide. Il est trois heures moins cinq.

Trois heures !... et je vous répète que je n'avance pas. Je sors d'une des premières fabriques de Paris.

Ah mais !...

Tic... tac.... tic.... tac !...

Elle n'avance pas non plus, ce jour-là... le jour d'une échéance ! Huit cent quatre vingts dix-sept francs cinquante centimes, valeur reçue en vêtements divers de M. Poupinet, tailleur sur mesure.

Elle n'avance pas, mais comme elle eu a l'air ! Et quel sermon elle vous prononce, bonté divine !

— Ah ! ah ! vous voilà tout contrit, monsieur le dépensier. Il est bien temps d'entamer aujourd'hui votre *mea culpa*.

Pourquoi l'avez-vous gaspillé, cet argent, au lieu de le garder pieusement pour faire honneur à votre signature ?

Il va venir, il va venir.... celui que redoute votre inconduite. Le Poupinet de l'expiation. Il va venir, sa lettre de change à la main, menaçant comme la justice, inexorable comme elle.

Que lui répondrez-vous, coupable ? quelle excuse balbutierez-vous devant ce protêt vivant ?... Tic... tac... Vous voudriez bien arrêter aujourd'hui ma marche. Vous voudriez retarder le moment fatal. Souhaits inutiles ! Poupinet doit déjà être au coin de la rue. Il parle au concierge. Il pose le pied sur la première marche.

C'est votre cœur qui fait maintenant tic, tac, à mon unisson.

Le balancier du remords, monsieur, le balancier du remords !

Tic... tac !... Tic... tac !...

Au besoin, c'est un Bossuet, qu'une pendule ; quand elle prononce l'oraison funèbre de la liberté !

Il m'en souvient, hélas ! c'était à l'hôtel des Haricots, qu'on vient de démolir. L'abominable persécution que l'horloge de la localité !

La chambre que j'occupais était justement sise dans son plus intime voisinage, je ne perdais pas une de ses évolutions, un de ses frémissements.

Et durant toute la journée, me ponctuant chaque heure de ma captivité avec une férocité raffinée :

— Dans ce moment, mon beau réfractaire, les gens qui n'ont pas, comme vous, refusé leurs services à la patrie, sont libres d'aller, de venir, de sortir, de partir, de rentrer.

Ils pénètrent joyeusement dans les cafés, commandent un déjeuner fin, dégustent *le Constitutionnel*, — *le Constitutionnel*, que tu as si souvent nargué, esprit fort, et dont la prose, aujourd'hui, te paraîtrait plus cadencée que celle de Montesquieu, plus attrayante que celle, de Voltaire.

Il y en a d'autres qui montent en fiacre, d'autres en omnibus. Oh ! monter en omnibus ! mais c'est du bonheur !

D'autres encore vont au Bois. Tu t'es plus d'une fois moqué du Bois et de ses végétations selon la formule. Que dirais-tu aujourd'hui d'un tour à la Cascade ? Elle te semblerait aussi pittoresque que tous les vallons de l'Helvétie. C'est si bon, le ciel, l'horizon, l'air, — le grand air, qui n'est pas cubé par les murs économes d'une cellule.

Cela t'apprendra, mauvais citoyen, toutes les joies ne sont pas faites pour toi, et j'ai vingt-quatre heures devant moi pour te torturer, te martyriser, te tympaniser !...

Tic, tac !... Tic.... tac !....

La chambre est éclairée par une pâle veilleuse.

Sur la table de nuit, le bataillon des fioles est lugubrement rangé.

Vous veillez près d'un parent, près d'un ami mourant.

Tic.... tac !... Tic.... tac !...

C'est le *De profundis* qu'entonne alors la pendule contristée :

— Tic.... tac !... Chaque balancement le rapproche de la mort, celui qui t'est cher ! Et toi aussi ! toi aussi !

Tic.... tac !... Un bon cœur que cet ami-là. Ce sont toujours les bons cœurs qui partent les premiers. Vous êtes presque du même âge, à quelques jours près. Il était robuste, comme toi ; insouciant, comme toi !

Quels avertissements !

Tic.... tac !... Qui sait si ton tour ?... Dinng ! dinng !... Oh ! n'aie pas peur, je puis tinter maintenant ; il dort un sommeil qu'on ne réveille pas !...

Tic.... tac !... Tic.... tac !...

Et j'en étais là de mes traductions, quand elle a sonné brusquement, la pendule de marbre noir qui orne la cheminée de ma chambre.

Et sa sonnerie m'a dit :

— En voilà assez.

Il faut user, mais n'abuser pas de la patience du lecteur. S'il est souvent pénible de faire un volume, souvent il ne l'est pas moins de le lire.

Fais comme moi. Quand j'ai besoin d'être remontée, je m'arrête.

**FIN DE LA FOIRE AUX GROTESQUES.**



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

### *Foire aux grotesques*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57060810>

### **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes

informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)